Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 22 (1972)
Heft: 4

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

HISTOIRE DES RELIGIONS

JEAN RUDHARDT : *Le thème de l'eau primordiale dans la mythologie grecque*. Berne, Francke, 1971, 138 p. (Travaux publiés sous les auspices de la Société suisse des sciences humaines, 12).

L'effort principal de l'auteur est de retrouver au travers de bribes et d'allusions éparses dans huit siècles et plus de littérature antique quelle était la cosmogonie dite « homérique » et quelles différences elle comporte par rapport aux systèmes auxquels s'attachent les noms de Thalès, Hiéronymos-Hellanicos et surtout Hésiode. La cosmogonie (et la théogonie) du système « homérique » se révèle parfaitement cohérente et les divers stades de la formation du monde comme les successions des générations des dieux se situent logiquement les uns par rapport aux autres. Dans ce système Okéanos et Téthys se présentent dès l'origine comme les géniteurs de toutes les créatures et de tous les dieux (37s). Ce rôle éminemment positif, ils le garderont même quand ils seront relégués aux confins du monde habité et qu'ils ne seront plus que des *dei otiosi* (123) ; Okéanos continue à alimenter toutes les sources, c'est en lui que les dieux trouveront l'ambroisie et même le Styx est en relation immédiate avec lui. — L'idée d'un chaos aqueux primitif, sans détermination initiale, est une notion plus tardive. Dans ce nouveau système — « hésiodique » — Okéanos n'apparaît en effet que dans un stade secondaire de la cosmogonie. — Le travail de J. R. souligne bien les différences des mythes en présence. Mais il va plus loin encore : dépassant une étude sur la seule « eau primordiale », il fait toute une mise en place des grandes figures de la mythologie hellénique. On ne peut que l'en féliciter.

PHILIPPE REYMOND.

LOUIS RÉTIF : *Inde ?... connais pas. Questions posées aux catholiques*. Toulouse, Privat, 1965, 136 p.

Un livre plein de défauts mais qui ne laisse pas d'être attachant et instructif : tel est cet ouvrage, fruit du « pèlerinage » que fit le Père Louis Rétif en Inde, à l'occasion du congrès eucharistique de 1964. Notons-en d'abord les défauts : les fautes d'impression sont surabondantes, la présentation négligée, la syntaxe et l'orthographe aussi déconcertantes que le fut pour l'auteur le contact brutal avec un pays aux trop nombreuses facettes. Plus sérieux : un désordre parfois gênant dans les notations, qui se recoupent, se répètent ou se heurtent sans que l'auteur semble s'en inquiéter. Puis des erreurs patentes, dues pour la plupart à une connaissance quasi nulle de l'hindouisme. Nous croyons tout à fait inexact de dire que celui-ci est une religion sans morale (p. 92), qu'en Inde « l'homme vraiment religieux cherchera toujours le salut... hors de toute activité proprement humaine » (p. 118), ou que « l'Hindou le plus religieux manque de cette liberté spirituelle exaltée par saint Paul » (p. 92). Parler des prêtres des temples comme de marchands du sacré (p. 90) ou prétendre que l'aumône « n'est pas là-bas un geste du cœur » (p. 88) est pour le moins sommaire. La documentation sur les aspects matériels de l'existence est très approximative ; par exemple, il est faux d'affirmer que « les professeurs d'Université » (sans aucune nuance) gagnent (en 1964) de 125 à 200 roupies par mois (p. 80). N'ouvrons donc pas le livre pour nous documenter de façon sérieuse sur l'Inde d'autrefois ou

même d'aujourd'hui. Mais ouvrons-le malgré tout. L'esprit curieux du Père Rétif s'est arrêté sans préjugés sur beaucoup de problèmes trop souvent résolus d'avance par les Occidentaux hantés par quelques idées indéracinables. Les remarques sur la misère indienne (p. 82-85) sont à cet égard exemplaires ; et nombre d'autres détails pris sur le vif aident à corriger l'image d'Epinal trop répandue encore. La partie la plus précieuse de l'ouvrage cependant, aux yeux mêmes de son auteur, porte sur le christianisme en Inde : ses réalisations, ses difficultés, et les chances et conditions d'un dialogue avec l'hindouisme. Pour le Père Rétif ce dialogue ne peut être un dialogue entre égaux, mais le prélude nécessaire à une œuvre d'évangélisation, un pas vers la « christianisation » de l'hindouisme (p. 119). Au moins se donne-t-il la peine, sinon de bien comprendre ce dernier, du moins d'en écouter quelques enseignements ; surtout il ne craint pas d'examiner avec lucidité le christianisme que l'on offre aux Indiens et d'en signaler les faiblesses et les lacunes. Le Père Rétif n'est pas le premier sur cette voie, ni le plus autorisé. Mais son petit livre, accessible à tous et vite lu, peut être utile pour éveiller la conscience de certains milieux religieux d'Occident.

HÉLÈNE BRUNNER.

R. PANIKKAR : *Le Mystère du Culte dans l'Hindouisme et le Christianisme.* Traduit de l'allemand par B. Charrière. Paris, Le Cerf, 1970, 208 p. (Cogitatio Fidei, N° 53.)

Il faudrait pour rendre compte de façon autorisée de cet ouvrage avoir l'écrasante érudition dont le Père Panikkar fait montre dans les trois domaines de la philosophie, de la théologie et de la science des religions. Il faudrait surtout être comme lui Indien et chrétien, — il n'hésiterait pas à dire (voir p. 122) hindou et chrétien. Nous nous contenterons donc d'en donner un aperçu. L'auteur résume lui-même son propos en écrivant (p. 202) que son ouvrage « a non seulement pour but de promouvoir un renouveau du culte mais surtout d'intégrer celui-ci dans la culture contemporaine, et jusque dans la vie des hommes ». Constatant « l'étrange trichotomie » de notre vie religieuse où « la théologie devient une quête purement intellectuelle de vérité, (où) la prière se passe de l'étude, (où) la liturgie va se dissociant des deux premières et n'assure plus une formation complète » (*ibid.*), il pense que le retour à l'unité ne peut se faire que par un renouveau liturgique. Seul le culte peut jouer le rôle d'élément conciliateur. Mais il faut encore avoir du service divin une vision juste, et c'est en quoi l'Inde peut nous aider, qui de tout temps a su que le rite était « une action féconde, chargée d'être » (p. 12), qui sait qussi que « seule la liturgie peut opérer le salut » (*ibid.*) c'est-à-dire la « plénitude ontologique » (*ibid.*). Après une introduction fort intelligente où l'auteur expose en particulier sa conception d'un véritable œcuménisme, l'ouvrage se divise en deux parties ; la première étudie le culte dans l'hindouisme, tandis que la deuxième expose le profit que le christianisme peut tirer de l'exemple hindou. Bien que présentée de façon originale, la première partie s'en tient à des généralités. C'est inévitable dans un ouvrage de ce genre. Mais on préférerait moins de références et plus d'exemples concrets. Il est regrettable d'autre part que l'aspect le plus important du culte moderne, le culte d'adoration ou *pûjâ* soit quasiment escamoté (deux pages) alors que tant de place est accordée aux rites védiques disparus. C'est pourtant au niveau de ce qui existe que des contacts — cette fécondation réciproque dont parle l'auteur — peuvent s'établir. La deuxième partie, malgré son titre, concerne essentiellement le christianisme, l'exemple hindou restant cependant sous-jacent, dans ses grandes lignes, au développement qu'il inspire. Les considérations du

P. Panikkar sur le symbole (avec application au sacrifice), sur la « liturgie intégrale », sur l'orthopraxie et l'orthodoxie, sur la démythologisation enfin, que l'auteur souhaite remplacer par une transmythologisation (ou remythologisation) sont du plus haut intérêt. Peu importe après tout si l'on se prend à douter qu'elles nécessitaient vraiment la longue étude sur l'hindouisme qui les précède. En résumé, un livre riche et extrêmement stimulant. Les nombreuses fautes d'impression concernant les terme sanskrits ne gêneront guère, pas plus que la ponctuation trop souvent germanisée. Mais il faudrait revoir ces détails pour une réimpression. HÉLÈNE BRUNNER.

Le Vide : Expérience spirituelle en Occident et en Orient. Paris, Minard, 1969, 336 p. (Hermès, vol. 6.)

Il n'est guère possible de rendre compte en quelques lignes de cet ouvrage capital, et il faut se limiter à quelques commentaires tendant à en souligner l'intérêt exceptionnel. Je ne crois ni exagérer ni me tromper en disant que le problème du Vide ou de la Vacuité, et celui, annexe, du Néant, combiné avec celui de la Plénitude qui se manifeste dans le Vide et au-delà du Vide, et qui est le Vide, constitue le problème par excellence de toute spiritualité, et en particulier, à ne pas en douter, de la spiritualité chrétienne. Car si les mystiques qui ne se sentent pas interpellés par la voix du Dieu vivant de la Bible ont sans autre le droit d'aspirer au Vide qui en tant que tel est la Plénitude, l'adepte d'une spiritualité ouverte à la Parole de Dieu, lui, doit scruter le sens du Vide en le mettant en relation avec la personne du Dieu vivant, avec le *nom* qui est au-delà de tous les noms. La réflexion sur le Vide et sur ses rapports avec la personne du Dieu vivant est urgente, car la spiritualité du Vide a bien des chances d'être la religion de demain. — Le volume que nous présentons sans vraiment le présenter est une mine d'information sur l'expérience et la théorie du Vide et de la Vacuité, selon les conceptualisations les plus diverses : hindoues, bouddhistes, chrétiennes (admirable « Cantique de la nudité », de Johannes Tauler), poétiques, scientifiques. Il ne manque qu'une analyse du *fanâ* des soufis (qui pourrait être significative lors de l'élaboration d'une théologie du Vide s'orientant à la Parole du Dieu vivant). Il faut souhaiter que les pionniers de la spiritualité chrétienne de demain — l'heure actuelle, hélas, est peu propice à des recherches théologiques de ce genre — méditent et « pratiquent » ce volume : ils n'en viendront à bout qu'au moment où le Néant sera entièrement devenu plénitude de Dieu. CARL-A. KELLER.

Entretiens de Lin-Tsi. Traduits du chinois et commentés par Paul Demiéville. Paris, Fayard, 1972, 256 p. (Documents spirituels, 6.)

Lin-Tsi est un maître du bouddhisme Tch'an (Zen) du IXe siècle. Ces Entretiens ne sont pas dus à sa plume : ce sont des logia rédigés par ses disciples qui ont respecté la langue parlée. De plus, ces textes sont paradoxaux, souvent obscurs, et fourmillent d'allusions doctrinales ou littéraires. C'est dire qu'il fallait la compétence exceptionnelle du grand sinologue Paul Demiéville pour en donner la première traduction en langue occidentale. Le traducteur accompagne chaque logion d'un commentaire qui explique les mots ou les passages difficiles. Il déclare cependant dans l'avant-propos que le texte lui reste plein d'énigmes et ajoute avec autant de modestie que d'ironie que « le lecteur qui se flatte de comprendre le texte n'aura qu'à sauter les notes » (p. 16). En fait, le lecteur n'en a aucune envie et il se précipite sur les notes pour en savoir davantage. L'érudition du commentateur et la clarté de ses explications le

remplissent d'admiration, autant que l'art avec lequel chaque logion est rendu. On devine que le traducteur aperçoit toutes les nuances d'un chinois vulgaire, parfois grossier, souverainement simple ou subtil, dont il transpose les effets dans sa langue avec une maîtrise rare. Les lecteurs de langue française qui, aujourd'hui, savent assez souvent quelque chose du bouddhisme zen, en trouveront ici un texte de base remontant aux premiers siècles de cette école en Chine. Ils y observeront la pensée déconcertante de ces maîtres qui refusent de distinguer entre la grossièreté et la finesse, entre le saint et le profane, qui, pour prêcher la Doctrine, la nient et qui, pour faire vivre le Bouddha, commencent par le tuer. L'ouvrage comprend quatre parties : Prédications, Instructions collectives, Diagnoses, Faits et Gestes, plus un appendice biographique. Sauf dans les Instructions collectives, il s'agit de dialogues inattendus, d'anecdotes, plutôt que de discours. Le tout constitue un des plus étonnants témoins de la spiritualité universelle : « Vous dites que vous cultivez toutes ensemble les dix mille pratiques des Six Perfections : je ne vois là que fabrication d'actes, dit Lin-Tsi. Chercher le Bouddha, chercher la Loi : autant d'actes fabricateurs d'enfer.... » (p. 93). A bon entendeur salut !

FERNAND BRUNNER.

EDOUARD DES PLACES, S. J. : *La religion grecque. Dieux, cultes, rites et sentiment religieux dans la Grèce antique.* Paris, Picard, 1969, 396 p.

Dédié par l'auteur à ses élèves de Rome, cet ouvrage témoigne d'un effort à la fois personnel et collectif. L'information en est d'une grande richesse, la présentation — par courtes rubriques — fort agréable. On tient donc en main, sinon l'équivalent d'une encyclopédie, du moins une abondante, claire et précieuse mise au point de l'état actuel de nos connaissances concernant la religion grecque. La matière est disposée en trois parties : I. *Les dieux et les cultes.* II. *Histoire du sentiment religieux en Grèce.* III. *Le monde grec en face du message chrétien. Le discours de l'Aréopage et ses résonances.* Un *Appendice,* consacré au vocabulaire religieux, et cinq *Index* achèvent le tout. — Il va sans dire qu'un tel livre ne se laisse pas résumer. Bornons-nous à quelques vues générales. L'auteur, reprenant une thèse de Nilsson, montre que la religion populaire des Grecs, largement associée à la nature et remarquablement diversifiée, s'ordonne autour des « petits dieux » et des sanctuaires ruraux. Elle a un caractère collectif, et éprouve une méfiance instinctive envers la piété privée. Elle se tourne spontanément vers ce lointain passé d'innocence qui est pour elle l'âge d'or. — Extrêmement susceptibles à l'égard des athées, ou de tout esprit soupçonné de l'être, les Grecs n'en furent pas moins tolérants : leur religion s'ouvrit largement sur des formes de piété qui lui étaient étrangères ; en matière de prière ou d'invocation, elle autorisait une riche variété d'épithètes. — Quant à ses rapports avec la Révélation chrétienne, le R.P. Des Places incline, dit-il, à se montrer plus conciliant que naguère. Le discours de Paul devant l'Aréopage, auquel il consacre un long examen, présenterait un raccourci des « aspirations éternelles où le christianisme rejoint les anciens Grecs » (p. 16). — Si cet ouvrage présente un répertoire extrêmement riche en références et observations de toutes sortes, il serait injuste de lui demander ce qu'il ne pouvait donner, à savoir des réflexions profondes et neuves sur la pensée religieuse des philosophes et des poètes. Les chapitres consacrés aux présocratiques, à Platon, au stoïcisme ainsi qu'aux tragiques contiennent des indications justes mais si sommaires qu'il eût peut-être mieux valu en faire l'économie.

RENÉ SCHAERER.

R. BARTHES, P. BEAUCHAMP, H. BOUILLARD, J. COURTÈS, E. HAULOTTE, X. LÉON-DUFOUR, L. MARIN, P. RICŒUR, A. VERGOTE : *Exégèse et herméneutique*. Paris, Le Seuil, 1971, 366 p.

En septembre 1969, l'association catholique pour l'étude de la Bible avait organisé à Chantilly une rencontre groupant quelque 170 spécialistes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ce sont les actes de ce congrès qui sont aujourd'hui publiés dans cet ouvrage. — Le congrès fut consacré aux questions de méthodes d'interprétation. P. Ricœur plaide pour que l'on passe du conflit des méthodes historico-critique et structurale à une possible convergence, avant de mettre ce programme à l'épreuve dans l'exégèse de Gen 1 : 1–2 : 4a. A. Vergote s'efforce de montrer, à propos de l'exégèse de Rom 7 : 7 – 25, quel peut être l'apport de la psychanalyse dans l'interprétation des textes. R. Barthes propose une analyse structurale d'Actes 10-11, que des communications de J. Courtès et L. Marin complètent utilement. H. Bouillard fait entendre la voix du dogmaticien. P. Ricœur, à nouveau, s'efforce de conclure en esquissant quelques pistes portant sur l'analyse structurale, son statut et le bénéfice qu'on peut en tirer, la place de la méthode historico-critique, le modèle de vérité que le cheminement de l'interprétation suppose ou réclame. — On ne peut que souligner l'importance de ces débats. L'application de la méthode structurale à la lecture des textes notamment me paraît receler un défi que l'exégète formé aux méthodes historico-critiques ne peut ignorer. Il y a là un débat culturel décisif. Certes, R. Barthes concède que le but de sa recherche *n'est pas l'explication, l'interprétation d'un texte, mais l'interrogation de ce texte en vue de la reconstitution d'une langue générale du récit* (p. 204) ; à mon avis pourtant, la nouveauté de ce regard porté sur le texte ne peut manquer d'affecter la lecture qu'on en fait (les notations de P. Ricœur aux pp. 290, 294 s. l'indiquent également). On aurait tort de sous-estimer cette nouveauté.

PIERRE GISEL

WILFRID HARRINGTON : *Nouvelle introduction à la Bible*. Traduit de l'anglais par Jacques Winandy. Paris, Le Seuil, 1971, 1126 p.

Les Editions du Seuil viennent de publier la traduction française de l'œuvre monumentale du dominicain américain Wilfrid Harrington, consacrée à l'introduction à la Bible, dont l'original est paru en 1965 aux Etats-Unis. Un simple coup d'œil sur la table des matières montre déjà l'ampleur de la tâche à laquelle s'est attelé l'auteur. L'ouvrage comporte trois parties : une introduction générale à la Bible (parole de Dieu, inspiration, interprétation, canon, texte, critique biblique), une introduction à l'Ancien Testament (y compris une esquisse de l'histoire d'Israël) et une introduction au Nouveau Testament (y compris une esquisse historique de l'époque néotestamentaire). On comprend que l'édition originale ait paru en trois volumes ! Vu la complexité actuelle des questions bibliques, une telle entreprise, de la part d'un seul auteur, était une gageure. Sa réalisation ne nous a d'ailleurs pas convaincus. Du point de vue de la méthode d'abord : est-il possible, à l'heure actuelle, d'écrire une introduction à la Bible en s'abstenant « de passer en revue toutes sortes de théories contradictoires » (p. 14), pour s'arrêter uniquement à des choix personnels que l'on ne justifie pas toujours ? Il nous semble que dans la plupart des cas il eût été honnête de présenter, même sommairement, les différentes positions en présence, quitte ensuite à faire un choix. Mais cela aurait probablement remis en question le projet même de l'auteur de faire à lui seul une introduction à l'ensemble des problèmes bibliques. Ceci d'autant plus que le livre du Père Harrington empiète

largement sur le domaine de la théologie biblique... Du point de vue du fond ensuite : nous avouons ne pas saisir en quoi cette introduction est « nouvelle », si nombreux sont les points où elle ne fait que répéter les positions catholiques traditionnelles. Ecrire, par exemple, que « la tradition selon laquelle Matthieu aurait rédigé son évangile en araméen paraît inattaquable » (p. 709) ne manifeste pas un renouvellement décisif de la recherche sur l'évangile de Matthieu. L'impression que nous laisse donc cette introduction est très mitigée : était-il vraiment souhaitable que les Editions du Seuil la traduisent en français ? Il nous semble que d'autres manuels, avant celui du Père Harrington, auraient mérité un tel effort.

OLIVIER MURY.

L. KRINETZKI : *L'alliance de Dieu avec les hommes*. Paris, Le Cerf, 1970, 137 p. (Lire la Bible, 23.)

Lorsque nous pensons alliance, nous voyons presque immédiatement et uniquement les conclusions d'alliances avec Noé ou Abraham et Israël. Or, ce petit livre nous montre que la notion d'alliance a une dimension et une influence sur l'histoire du peuple de Dieu bien plus grande qu'on le suppose en général. Tout au long de son étude, l'auteur a suivi les différents renouvellements d'alliance et il en dégage la signification à travers l'Ancien et le Nouveau Testament, sous les titres bien explicatifs de l'« Alliance de la Loi » et de « l'alliance de la liberté ». Bien que très proche des anciens traités orientaux, « dans l'alliance avec Dieu, l'élément nouveau est, avant tout, d'après le Nouveau Testament, le caractère de grâce qui lui est propre, c'est-à-dire son caractère immérité, par quoi elle est comprise comme une création » (p. 8). — Ce petit livre est à recommander à ceux qui cherchent à comprendre ce qu'est l'histoire du salut.

MARCEL FALLET.

WILLIAM L. HOLLADAY : *A Concise Hebrew and Aramaic Lexicon of the Old Testament*, based upon the lexical work of Ludwig Koehler and Walter Baumgartner. Leiden, E. J. Brill, 1971, XIX + 425 p.

C'est à juste titre que ce dictionnaire hébreu-anglais (que nous appellerons CHAL) porte dans son titre le mot « concise ». Ses 425 pages contrastent avec les 1138 p. de KBL et les 1013 de Gesenius-Buhl. — Ses caractéristiques sont clairement précisées dans la préface : CHAL se veut une adaptation anglaise du dictionnaire de Koehler-Baumgartner : W. L. Holladay a donc utilisé les deux premières éditions de KBL et a pu travailler sur le manuscrit (lettres *alef* à *sameq*) de la troisième édition refondue (HAL), actuellement en cours de publication. — Pour gagner de la place, on a renoncé entre autres : 1) à toute indication touchant l'étymologie (sauf pour la partie araméenne où les parallèles hébreux sont donnés) ; 2) à toute indication bibliographique ; 3) aux renseignements que pouvait donner l'hébreu post biblique (Siracide, Qumrân) ; 4) à la plupart des conjectures. Mais dans l'ensemble, cette édition anglaise suit l'édition allemande. Par exemple : 1) les mots sont donnés dans leur ordre orthographique et non selon leurs racines ; 2) tous les mots sont cités quand ils n'appartiennent pas à une racine théorique ; 3) l'énumération des différents sens des mots suit l'ordre de l'édition allemande ; 4) comme dans celles-ci, toutes les « flexions » existantes des mots sont données. — On remarquera que les noms propres ne sont pas traduits et leur « signification » n'est pas non plus donnée, mais CHAL spécifie chaque fois s'il s'agit d'un nom de personne, de ville ou de

territoire. — CHAL n'a pas repris telles quelles les traductions anglaises de KBL. Chaque équivalence a été repensée, ce qui ne peut être qu'une amélioration (Koehler et Baumgartner n'étaient pas de langue maternelle anglaise !). Les poids et mesures sont donnés et selon le système anglais traditionnel et selon le système métrique. Tel qu'il se présente, CHAL me semble très supérieur au petit dictionnaire hébreu-allemand de Fohrer, paru récemment. D'un format commode (25-28-2,8 en épaisseur), très lisible parce que très bien imprimé, ce dictionnaire est le meilleur instrument de travail que puisse posséder l'étudiant *débutant*. Pour le pas suivant, il lui faudra nécessairement s'en référer à l'édition complète du HAL pour lequel on fait tout pour hâter la fin de sa parution. Je me permettrai une critique d'une certaine importance : les locutions hébraïques sont données en transcription : ce procédé (certes économique) constituera probablement une difficulté pour le débutant (qui n'a pas l'habitude de travailler avec des transcriptions), d'autant plus que le système utilisé n'est qu'un système parmi d'autres.

PHILIPPE REYMOND.

HERMANN BARTH, ODIL HANNES STECK : *Exegese des Alten Testaments. Leitfaden der Methodik.* Ein Arbeitsbuch für Proseminare, Seminare und Vorlesungen. Neukirchen, Neukirchener Verlag, 1971, XII + 90 p. Mit Nachträge der 2. Auflage, 18 p.

Le professeur Steck de Hambourg et son assistant publient ce cahier à l'intention des exégètes débutants pour les orienter dans le labyrinthe des diverses démarches qu'implique la lecture scientifique d'un texte biblique : critique textuelle du manuscrit, critique littéraire de l'œuvre achevée, histoire de la tradition orale à retrouver derrière le texte, histoire de la rédaction du texte de son état primitif à son état final, histoire de la forme dans laquelle le texte est coulé, histoire des traditions auxquelles se rattachent les thèmes mis en œuvre, enfin l'exégèse des mots eux-mêmes. Chaque méthode est décrite dans son but et ses procédés, mais aussi dans ses dangers et ses limites. Les exemples sont empruntés à des publications récentes. Le supplément de la deuxième édition (déjà !) complète encore la bibliographie et s'en prend avec rudesse à l'analyse structurale qui fait son apparition dans l'exégèse biblique allemande par le récent ouvrage de W. Richter. On admirera la clarté de ce guide méthodologique et son insistance à montrer la complémentarité de démarches parfois tenues pour exclusives. Il s'arrête, hélas, là où surgit la question herméneutique de la « compréhension » du texte. L'exégèse restera toujours un art, mais l'art ne dispense pas de la sûreté du métier. Ce cahier est une bonne école.

SAMUEL AMSLER.

LOUIS DEROUSSEAUX : *La crainte de Dieu dans l'Ancien Testament. Royauté, Alliance, Sagesse dans les royaumes d'Israël et de Juda.* Recherches d'exégèse et d'histoire sur la racine *yaré'*. Paris, Le Cerf, 1970, 396 p. (Lectio Divina, 63.)

Par rapport aux études de S. Plath (1963) et de J. Becker (1965) dont elle fait un usage critique, cette thèse — soutenue devant la Faculté de théologie de l'Institut catholique de Paris — se montre originale en ce qu'elle cherche à retracer l'itinéraire de la notion de crainte de Dieu à travers l'histoire de la théologie d'Israël : la notion est presque totalement absente des récits jahvistes et de l'histoire de la succession de David, c'est-à-dire des traditions du Sud pourtant intéressées à la royauté si souvent associée à la crainte dans le monde

proche oriental ambiant. Au contraire, la notion est largement exploitée dans les récits élohistes puis dans le Deutéronome, c'est-à-dire dans les traditions du Nord attachées à l'alliance. Elle pourrait avoir sa source dans les cercles des fidèles de Yahvé groupés autour d'Elie et d'Elisée. De là, la notion passe chez Esaïe, Jérémie puis dans les traditions sacerdotales pour servir finalement, après l'exil, à intégrer dans la foi traditionnelle le patrimoine de la Sagesse. Très suggestif, cet itinéraire ne manque pas de soulever au passage de gros problèmes de localisation et de datation des textes, par ex. 2 Sam. 23 situé à côté d'Esaïe, Amos parmi les témoins du Nord ou les Proverbes tous après l'exil ! Malgré le caractère discutable de ses options critiques, cette étude contribue à réhabiliter un terme si souvent mal compris et par lequel, avec une grande richesse de nuances, l'Ancien Testament exprime l'engagement total du fidèle dans l'alliance de Dieu.

SAMUEL AMSLER.

GERHARD VON RAD : *Israël et la Sagesse*. Traduction d'Etienne de Peyer. Genève, Labor et Fides, 1971, 391 p.

En conclusion du premier volume de sa *Théologie de l'Ancien Testament*, G. von Rad avait consacré quelques dizaines de pages à la littérature sapientiale d'Israël. Une reprise développée de ce thème s'imposait, d'autant plus que d'importantes études ont récemment renouvelé le problème, notamment celles de H.-H. Schmid (1966) et de Hermisson (1968). De cet ouvrage paru en 1970 — le dernier qui sera sorti de la plume du regretté théologien de Heidelberg, — on est heureux de disposer déjà d'une traduction française, grâce à la diligence de M. E. de Peyer. — Tout l'effort de l'auteur consiste à libérer de ses préjugés modernes le lecteur du livre des Proverbes, de Job, de l'Ecclésiaste mais aussi du Siracide et de la Sagesse pour le sensibiliser à la manière très particulière dont l'Israélite pose les questions de la connaissance du monde et de la vie. La partie la plus originale de l'ouvrage est certainement la seconde, intitulée « L'émancipation de la raison et ses problèmes » (p. 66-132). Les lecteurs de la *Revue* ne manqueront pas d'y prendre intérêt car von Rad y traite des conditions de la connaissance. Pour la sagesse israélite, raison et foi sont mutuellement liées ; d'une part, la raison se donne libre cours à l'intérieur du champ d'expérience que lui ouvre la foi en la domination de Yahvé sur le monde ; d'autre part, la raison trouve dans ses propres limites une sorte de confirmation de la souveraineté de Dieu et un appel à rester ouverte à de nouvelles expériences. Cet exposé est précédé d'une étude des formes littéraires de la Sagesse et de leur *Sitz im Leben* dans les écoles de l'époque royale, et suivi d'une présentation des thèmes propres à cet enseignement sapiential. Il débouche sur une description de l'essence de la sagesse d'Israël, cette quête insatiable de la « règle logique » cachée dans l'inattendu de l'existence et interpellant l'homme dans sa lucidité. Sagesse étrangère à toute systématisation facile et proche parente d'une « phénoménologie de l'homme et du monde qui l'entoure » (p. 365). — Malgré la traduction soignée, l'exposé ne paraît pas toujours d'une parfaite clarté. Les développements très nuancés et les rapprochements suggestifs avec la littérature classique témoignent en tout cas de la finesse d'interprète et, pour tout dire, de la sensibilité humaniste de ce grand maître de la science vétérotestamentaire.

SAMUEL AMSLER.

CLAUDE TRESMONTANT : *L'enseignement de Ieschoua de Nazareth.* Paris, Le Seuil, 1970, 263 p.

Cette publication de Claude Tresmontant constitue la suite de son étude sur *Le problème de la révélation* (1969). L'auteur se propose de poser cette question : rabbi Ieschoua « peut-il être considéré, ou non, comme l'Enseignement plénier de Dieu, la manifestation personnelle de Dieu ? » (p. 24 s.). Pour ce faire, il décrit cet enseignement en vingt-quatre chapitres très divers par le contenu, mais très semblables par le ton, allant du « guérisseur » (quinze pages sur le problème du miracle chez Spinoza, Renan, etc.) au « privilège de l'enfance » ou à « la loi ontogénique fondamentale » (qui est la loi du renoncement à soi-même, p. 178 ss). Puis, sur cette base, « la question de la vérité du christianisme » est posée (p. 256 ss.) : « ... en présence de chacun des éléments de cet enseignement » il faut nous poser la question de la vérité ; il faut *vérifier* cet enseignement, (p. 258) aux niveaux de l'analyse, de l'intelligence et de l'expérience.— Un tel propos serait fort prometteur s'il se fondait sur une véritable analyse du donné biblique. Malheureusement, on est en présence d'une juxtaposition souvent incohérente de textes bibliques qui font l'objet de réflexions, d'ailleurs parfois piquantes, où la pensée biblique est le plus souvent écrasée par d'innombrables références à des auteurs variés, cités de manière non moins désordonnée que les textes bibliques. Il s'agit d'une sorte d'incantation, sans doute hâtivement écrite ou dictée, sur « l'humanité en régime de divinisation progressive » (passim). Les thèmes bergsoniens ou teilhardiens y côtoient une polémique rapide (pauvres Luther, Kiekegaard, Kant ou Karl Barth !). On est étonné que l'auteur de *L'essai sur la pensée hébraïque* (1953) en soit venu à ce style.

PIERRE BONNARD.

J. GALOT : *La conscience de Jésus.* Gembloux et Paris, Duculot-Lethielleux, 1971, 255 p. (Théologie et vie).

On suit volontiers le P. Galot dans la première partie de son ouvrage, où il analyse les expressions par lesquelles Jésus s'est désigné lui-même : le « Fils de l'homme », le « ego eimi » johannique. On ne peut qu'approuver cette conclusion : « les expressions de la conscience du moi en Jésus sont liées à l'expression de ses rapports avec le Père » (p. 179). Le reste du livre est un essai de faire coïncider la psychologie de Jésus avec l'ontologie christologique de Chalcédoine : une personne en deux natures. Ce qui amène des affirmations comme celle-ci : « Dans sa conscience humaine, le Christ perçoit son « moi » qui est celui du Fils de Dieu. Il n'y a donc pas en lui de « moi » humain ; il y a conscience humaine d'un « moi » divin » (p. 115 s.). L'habileté de la formule ne nous fait guère avancer dans la connaissance du mystère de la personne de Jésus. D'autre part, est-il nécessaire d'attribuer à Jésus une connaissance scripturaire de caractère « surnaturel » (p. 220) ? Quant aux textes difficiles de Matthieu 10 : 23 et 16 : 28, où il est question de la venue très prochaine du Fils de l'homme, le P. Galot les explique de manière à sauvegarder l'inerrance de Jésus : la venue du Messie glorieux est l'effusion du Saint-Esprit à la Pentecôte (p. 247) ; autre interprétation un peu plus loin : c'est une venue progressive qui s'accomplit dans l'expansion de l'Eglise. Le P. Galot n'est pas le premier à recourir à cette méthode ; mais de là à dire que « ainsi Jésus a lui-même démythisé l'eschatologie », il nous semble qu'il y a un pas...

FRANCIS BAUDRAZ.

KLAUS BERGER : *Die Amen-Worte Jesu.* Eine Untersuchung zum Problem der Legitimation in apokalyptischer Rede. Berlin, de Gruyter, 1970, 182 p. (Beiheft zur ZNW, 39.)

Dans le Nouveau Testament, l'Amen sert à renforcer une affirmation ; il est généralement final dans les épîtres et l'Apocalypse, initial dans les évangiles, où il a été regardé jusqu'ici comme « ipsissima vox » de Jésus. Klaus Berger, dans une étude minutieuse, montre que Jésus a utilisé un langage traditionnel, dont nous avons de nombreux témoignages dans le judaïsme hellénistique, particulièrement dans les textes apocalyptiques ; par l'Amen, le prophète déclare que ce qu'il a dit est conforme à la révélation qu'il a reçue. L'emploi de l'Amen dans les textes évangéliques souligne que Jésus est « le témoin fidèle», dont les paroles s'accomplissent d'une part dans sa Passion, d'autre part lors de la parousie.

FRANCIS BAUDRAZ.

A. M. HUNTER : *Saint Jean, Témoin du Jésus de l'Histoire.* Paris, Le Cerf, 1970, 162 pages. (Lire la Bible, 20.)

Le temps n'est plus où les exégètes croyaient devoir refuser systématiquement toute valeur historique à l'Evangile de Jean. Des découvertes récentes (fouilles archéologiques, Qûmran...) et une étude plus précise du texte comparé avec celui des Synoptiques ont conduit un grand nombre d'auteurs à reposer la question de l'historicité des faits, des paroles et de la chronologie contenus dans le quatrième Evangile. C'est cette évolution que A. M. Hunter, exégète britannique, commence par retracer dans son livre. — Il examine ensuite ce qui fonde cette valeur historique. La pensée de Jean n'est pas purement hellénique. Elle rencontre des parallèles à Qûmran. Sa langue est teintée d'araméismes et les précisions topographiques montrent que l'auteur était un bon connaisseur de la Palestine. L'Evangile ne dépend pas des Synoptiques (comme on l'a longtemps cru) et semble avoir à sa base une source différente mais tout aussi solide qu'eux. Cette source, A. M. Hunter croit pouvoir en discerner l'origine dans le sud de la Palestine. Les paroles de Jésus et les paraboles (Hunter en distingue au moins dix) contenues dans l'Evangile de Jean ont le même parfum d'authenticité que celles des Synoptiques. Un des passages les plus intéressants de l'ouvrage est celui où l'auteur montre que les chronologies johannique et marcienne s'harmonisent et que Jean peut même expliquer des obscurités de Marc. C'est ainsi que la chronologie du dernier ministère de Jésus à Jérusalem est plus vraisemblable chez Jean que chez Marc où il ne dure qu'une semaine. — Si la théologie johannique diffère de celle des Synoptiques, c'est que le quatrième Evangile, selon Hunter, dépeint la personne et l'œuvre du Christ « en profondeur ». Il va jusqu'au bout de ce qui est implicitement contenu dans les Synoptiques. — La lecture de ce livre permet donc de considérer l'Evangile de Jean avec un regard nouveau et de se mettre au fait des recherches dans ce domaine. On peut tout de même se demander à propos de certaines analyses de détail si A. M. Hunter ne se montre pas quelque peu optimiste quant à la valeur historique du texte.

JEAN-MARC PRIEUR.

LUDGER SCHENKE : *Le tombeau vide et l'annonce de la résurrection.* Paris, Le Cerf, 1970, 123 p. (Lectio divina, 59.)

L'auteur, assistant de théologie biblique à Mayence, donne ici une preuve de la liberté de recherche des savants catholiques d'aujourd'hui. Sa question : quelle est la nature de la tradition que l'évangéliste Marc a retravaillée pour en

faire le récit que nous lisons dans son évangile ? Après avoir démontré que Marc 16 : 1-8 est une unité littéraire primitivement isolée que l'évangéliste a incorporée à sa narration, et dégagé par une analyse serrée les importants éléments rédactionnels, l'auteur conclut que la tradition primitive est une « très ancienne » légende étiologique, texte sacré d'un culte pascal que l'Eglise primitive célébrait près du tombeau de Jésus. Elle n'a rien de commun avec une relation historique. Une abondante bibliographie donne une idée de l'énorme effort que théologiens catholiques et protestants consacrent à cette question.

CHRISTOPHE SENFT.

GUY WAGNER : *La résurrection, signe du monde nouveau.* Paris, Le Cerf, 1970, 149 p.

En bonne méthode, l'auteur s'enquiert de l'événement pascal sur la base du témoignage de I Cor 15 : 3-8. A l'origine de la foi pascale il y a les apparitions du Christ glorifié. Les récits relatifs au tombeau vide « ont été forgés ensuite, pour exprimer à la fois la réalité et le mystère de l'événement ». La résurrection est « l'événement eschatologique », signe de l'avènement de la nouvelle création ; d'où la datation au premier jour de la semaine. Quant aux récits des Evangiles, on ne doit pas les lire comme le « compte rendu de ce qui s'est passé », mais comme « une expression en forme de récit... de la foi pascale ». La seconde partie de l'ouvrage est une sorte de brève théologie du Nouveau Testament dans la perspective de la résurrection — forcément un peu rapide et superficielle.

CHRISTOPHE SENFT.

JEAN COLSON : *Paul, apôtre martyr.* Paris, Le Seuil, 1971, 335 pages.

Cet ouvrage se présente, comme une exposition de la vie de l'apôtre, et comme une explication de la société dans laquelle évolua, parla et se convertit Saul de Tarse. Jean Colson ne se contente pas d'une simple présentation, mais presque chaque citation est commentée, aussi avons-nous affaire à de véritables petits commentaires de quelques pensées pauliniennes remises dans leur contexte historique. Il faut souligner la bibliographie et une synopse des événements historiques dans laquelle sont placés en parallèle la vie et les déplacements de l'apôtre Paul.

MARCEL FALLET.

ROBERT BAULÈS : *L'insondable richesse du Christ.* Etude des thèmes de l'Epître aux Ephésiens. Paris, Le Cerf, 1971, 166 p. (Lectio divina, 66.)

Faisant porter sa réflexion sur les thèmes de l'épître plutôt que sur les textes, l'auteur a plus de liberté pour développer ce qui lui semble important, mais s'expose à de nombreuses répétitions, comme il en convient lui-même. Dans l'ensemble, il nous donne un bon commentaire sur l'épître aux Ephésiens, sans entrer dans la discussion littéraire et théologique des rapports de cette lettre avec le « corpus paulinum » ; avec le P. Benoit, il y voit « l'apogée de la pensée paulinienne ». Les deux derniers chapitres de l'ouvrage sont particulièrement intéressants ; R. Baulès y traite de la compréhension de Jésus en notre temps,

puis de la « possibilité du sens de Jésus pour l'homme ». Le schéma juridique, comme le schéma sacrificiel de la croix, dit-il, sont des traductions — canoniques, mais secondes — de la réalité spirituelle immédiate saisie dans la foi ; celle-ci est « la communion existentielle qui fait atteindre la réalité de Jésus par-delà les concepts » ; d'autres traductions sont possibles. — R. Baulès ne semble pas toujours conscient du danger contemporain qui consiste à traduire l'Evangile par un langage qui le dénature.

FRANCIS BAUDRAZ.

JOACHIM GNILKA : *La lettre aux Philippiens*. JOSEPH REUSS : *La lettre à Tite*. Version française de Carl de Nys. Paris, Desclée, 1970, 158 p. (Parole et prière.)

Ce n'est pas la première fois, dans cette collection, que le commentaire se trouve gâté par la maladresse du style et l'impropriété des termes. Traduction de Phil. 1 : 13 : « mes chaînes ont été révélées dans le Christ » ; commentaire : « le Christ a été révélé par ses chaînes »... « cette chose sanctifiée devient maintenant l'objet d'une révélation ». Traduction de Phil. 3 : 1 : « Je ne trouve nullement opportun de vous écrire les mêmes choses » ; on n'en croit pas ses yeux, car le texte dit exactement le contraire. Que penser d'un traducteur qui ignore la différence entre opportun et importun ? Il faut plaindre les auteurs allemands qui se trouvent si mal servis ; car ils donnent d'excellentes explications, notamment de la « paraklesis » (Phil. 2 : 1), et de l'humilité chrétienne, incompréhensible aux païens (Phil. 2 : 3).

FRANCIS BAUDRAZ.

A. LÄPPLE : *L'Apocalypse de Jean*. Paris, Le Cerf, 1970, 270 p. (Lire la Bible, 24.)

Une fois de plus, cette collection « Lire la Bible », en nous offrant cet ouvrage sur l'Apocalypse, répond à son titre : rendre l'explication de l'Ecriture sainte accessible à tous. Avec l'apport de A. Läpple, spécialistes ou non du texte biblique seront comblés. En effet, sans compter l'importante bibliographie, l'auteur passe en revue les grands thèmes de l'Apocalypse. Après avoir dressé l'inventaire des problèmes d'histoire et de critique littéraire (l'apocalyptique juive de l'A.T. L'A.T. et l'Apocalypse de Jean — l'Apocalypse et l'histoire — la genèse de l'Apocalypse — et la structure de l'Apocalypse), il étudie longuement le message de Jean que l'on pourrait résumer ainsi : « ... à travers l'histoire le Kyrios mène son Eglise, non par une route triomphale, mais par un chemin de croix ; quand elle souffre avec lui la moquerie, la persécution et la crucifixion, c'est alors qu'il manifeste le mieux combien il est proche d'elle » (p. 13). Il termine son travail par une théologie de l'Apocalypse avec un portrait du Christ et une théologie de l'histoire. Cet ouvrage est à conseiller à ceux pour qui le livre de l'Apocalypse est une question.

MARCEL FALLET.

HEINZ-DIETRICH WENDLAND : *Ethik des Neuen Testaments*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1970, 136 p. (NTD, Ergänzungsreihe, 4.)

L'éthique chrétienne traverse une phase critique de son histoire. Considérée à juste titre comme une discipline inséparable de la théologie, elle était généralement élaborée par des théologiens qui la fondaient sur l'Ecriture conçue comme un tout, exprimant globalement la volonté divine sur le comportement de l'homme. — L'exégèse moderne a rendu suspecte cette méthode d'interprétation globale en différenciant et souvent en opposant les sources multiples de

la tradition scriptuaire. La tentative de formuler une éthique chrétienne — de même qu'une théologie — systématique devenait une entreprise téméraire. — H.-D. Wendland, l'exégète de Münster, vient de rendre un service immense à l'Eglise en présentant successivement — sur la base des découvertes scientifiques les plus sûres — les éthiques différentes des auteurs du Nouveau Testament, avec leurs motivations théologiques particulières, adaptées aux circonstances dans lesquelles ils ont tenté de restituer le message chrétien original. Grâce à ce tableau parfaitement précis, le lecteur se rend compte de la riche diversité des formulations éthiques tout en redécouvrant, à l'aide de l'auteur, le lien de leur unité. — L'éthique apparaît alors sous son vrai jour : c'est la recherche, consciente et toujours nouvelle, de la communauté chrétienne qui s'efforce de rendre témoignage, par une praxis conséquente, dans un monde en continuelle évolution, au Seigneur qu'elle confesse, parce qu'elle sait que la prédication verbale — sans cohérence avec l'action — devient un contre-témoignage.

André Biéler.

Histoire de l'Eglise et de la pensée chrétiennes

Giuseppe Alberigo : *Cardinalato e collegialità.* Studi sull'ecclesiologia tra l'XI e il XIV secolo. Firenze, Vallecchi, 1969, 220 p.

Etude fortement documentée, probe et solide. L'auteur suit pas à pas, du XIe siècle à la fin du XIVe, à l'époque du grand schisme d'Occident, le développement de la doctrine relative au cardinalat. D'une fonction essentiellement liturgique : assister le pape dans la célébration des offices solennels — les ecclésiastiques des églises suburbicaires en viennent à assumer des responsabilités toujours plus vastes dans le gouvernement de l'Eglise. La réforme clunisienne puis grégorienne pousse l'Eglise d'Occident à une centralisation toujours plus forte. Puis la rupture avec l'Eglise d'Orient l'oblige à se replier sur elle-même. Enfin la lutte contre le pouvoir politique absorbe une grande partie de ses énergies. Toutes ces causes amènent le pape à s'entourer toujours plus étroitement d'un collège qui partage avec lui le soin de l'Eglise catholique. D'adjectif : évêque, prêtre, diacre cardinal, le mot devient substantif. Mais l'importance croissante du sacré collège se fait au détriment du pouvoir épiscopal. (Bernard de Clairvaux proteste à l'occasion du jugement de l'évêque Gilbert de la Porrée par le consistoire pontifical.) Les théoriciens de l'Eglise s'efforcent de préciser les limites de ces différents pouvoirs. Comment concilier la « plenitudo potestatis » du pape avec le pouvoir des cardinaux ? Quelle est la dignité la plus excellente, la charge pastorale de l'évêque ou celle du cardinal ? Les réponses données à ces questions par les théologiens d'alors ne sont pas toujours claires. La réalité s'oppose parfois violemment aux théories. Les divisions du collège cardinalice, lors de la révolte des Colonna contre Boniface VIII ou lors du grand schisme, démentent l'unité du pape et du sacré collège postulée par les théologiens. Dès Pie II et plus encore, lors de la Contre-Réformation, le pouvoir effectif des cardinaux allait être singulièrement réduit. Le seul pouvoir collégial qui leur est laissé est celui d'élire le pape. — Vatican II a remis en lumière la dignité épiscopale. Il n'a pas abordé le problème du cardinalat. Cela s'explique par la prépondérance donnée dans l'Eglise d'aujourd'hui à l'élément sacramentel.

Lydia von Auw.

Guigues II. Lettre sur la vie contemplative (ou Echelle des moines). Douze méditations. Paris, Le Cerf, 1970, 215 p. (Sources chrétiennes, 163.)

En quinze brefs chapitres, Guigues II, prieur de la Grande Chartreuse à la fin du XIIe siècle, décrit les quatre degrés qui permettent aux moines de s'élever à Dieu : lecture, méditation, prière, contemplation. — L'établissement du texte de ce « classique de la spiritualité », souvent attribué à saint Augustin ou à saint Bernard, fut entrepris vers 1932 par Dom Wilmart, mais le présent ouvrage en est la première édition critique. Elle est due à deux religieux anglais. — Le second texte comprend douze *Méditations* où l'auteur, « s'entretenant affectueusement avec Dieu », aborde différents thèmes : la solitude, les obstacles à la vie spirituelle, la nouvelle naissance, la parole divine, la Vierge Marie, l'Eucharistie. — Les deux œuvres de Guigues et l'introduction très instructive des éditeurs anglais ont été traduites par un Chartreux. CLAUDETTE BOVET.

Der Wille der Reformation im Augsburgischen Bekenntnis. 2. Auflage, neu bearbeitet von Bernhard Klaus. Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1966, 112 p.

Les 28 articles de la Confession d'Augsbourg avaient fait l'objet d'un commentaire publié par Leonhard Fendt à Leipzig en 1930, à l'occasion du 400e anniversaire de ce texte fondamental de la symbolique luthérienne. Bernhard Klaus en a préparé une deuxième édition, jugeant avec raison que le projet de Fendt restait opportun, et qu'une présentation rapide, mais non superficielle, des *Loci theologici* de la foi et de la pratique chrétiennes, tels qu'ils ont été élaborés par les Réformateurs pour la Diète d'Empire, pouvait aujourd'hui encore rendre service tant aux pasteurs qu'aux laïques. Son intention ne peut qu'être approuvée lorsqu'on connaît l'importance passée et actuelle de l'*Augustana* dans la formation de la piété luthérienne. — La traduction de Fendt a été généralement maintenue, bien qu'elle soit fondée sur l'édition de Mélanchthon de 1531, qui présente plusieurs divergences par rapport à l'original remis sur le moment à Charles-Quint. Les variantes qui restituent le texte primitif figurent dans l'appareil critique ; elles sont empruntées aux conclusions d'Heinrich Bornkamm, dont les recherches font autorité depuis leur publication en 1956 (*Der authentische Text der Confessio Augustana, 1530*).

EDOUARD MAURIS.

FRIEDRICH GOGARTEN : *Luthers Theologie.* Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1967, 250 p.

Dans 15 chapitres succincts, F. Gogarten nous livre ici sa synthèse de la théologie de Luther. Un essai du plus vif intérêt pour tous ceux qui déplorent leur ignorance de la pensée révolutionnaire de l'homme qui a déclenché le mouvement ayant donné naissance au monde moderne. De l'admiration pour la personnalité herculéenne du réformateur, il n'en manque certes pas. Mais l'admiration ne fait pas un chrétien évangélique. Nous n'avons le droit de nous appeler tels que si nous nous efforçons de nous *approprier* l'Evangile à notre tour. — Luther peut nous aider à nous approprier la Bible en tant que Parole de Dieu. Il a su communiquer l'Evangile aux hommes de son temps dans leur langage parce que toute fausse sécurité s'était écroulée pour lui. Néanmoins,

il ne se réclame pas de son expérience personnelle pour justifier son action réformatrice, mais de sa fonction de docteur et de prédicateur pour laquelle il avait été ordonné par l'Eglise. — Le thème central de la théologie luthérienne est sans doute la double détermination de l'homme par la loi et l'Evangile. Qu'est-ce que la loi ? Elle est la détermination de l'homme par la majesté effrayante et exigeante de Dieu. Elle n'est donc pas, à proprement parler, un code juridique ou moral. La loi est la révélation du Dieu saint, destinée à anéantir toute prétention humaine à se justifier, précisément par le moyen de la loi morale, devant Dieu et devant les hommes. Cette perversion de la loi en moyen de se faire une réputation est la « naturalissima » de l'homme. Non seulement qu'il est inconscient de pervertir ainsi le sens de la loi, mais il défend ces valeurs suprêmes que sont pour lui la volonté, la raison et la conscience comme sa seule sécurité, et ceci contre vents et marées. Cette carapace de l'homme religieux est encore renforcée par la « theologia gloriae » de l'Eglise. C'est sur cet arrière-fond qu'on comprend le mieux la « theologia crucis » de Luther, sa doctrine du serf-arbitre, la justification par la foi, l'insistance sur la Parole en tant que promesse. Gogarten relève notamment le fait que loin de remplacer la justice de Dieu purement et simplement par sa miséricorde — ce qui aboutirait à la grâce à bon marché — Luther parvient à montrer qu'en Christ la miséricorde de Dieu *est* précisément sa justice. Notons encore la déspacialisation du langage opérée par Luther dans la controverse au sujet de la Cène. En bref, l'ouvrage de Gogarten est une interprétation « existentielle » au meilleur sens du terme de la théologie du réformateur, dans le but de nous obliger à un sérieux examen de conscience pour faire face à la tâche d'annoncer l'Evangile aux hommes d'aujourd'hui.

HARTMUT LUCKE.

HANS DUEFEL : *Luthers Stellung zur Marienverehrung*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1968, 288 p. (Kirche und Konfession, 13.)

Depuis la promulgation du dogme de l'assomption de la Vierge et le fait que Vatican II a officialisé le nom de « mediatrix » sous lequel Marie peut être invoqué plusieurs théologiens catholiques et protestants se sont interrogés sur l'absence pratiquement totale de mariologie dans la vie des Eglises issues de la Réforme. L'attitude si conciliante de Luther à l'égard de Marie ne pourrait-elle pas servir de pont dans le dialogue œcuménique ? C'est à cette question que l'auteur s'efforce de répondre en se livrant à une recherche à la fois historique et systématique sur la position théologique de Luther concernant l'adoration de la mère de Jésus. Parmi ses sources figurent bien entendu le Magnificat de 1520/21 et les prédications prononcées à l'occasion de Noël et des fêtes mariales. Toutefois, l'exposé chronologique de l'évolution mariologique de Luther acquiert toute sa valeur scientifique par le fait que l'auteur dépouille systématiquement l'œuvre intégrale du réformateur sous cet aspect précis, sans oublier d'analyser la piété mariale vulgaire, la mariologie de l'ordre des Augustiniens et de l'humanisme, celle enfin qui se reflète dans les hymnes et dans l'art pictural consacrés à la Vierge. L'analyse historique montre que l'évolution mariologique de Luther se fait simultanément avec son évolution théologique générale, c'est-à-dire que les mots-clé de l'Ecriture et de la Tradition tels que « fiat », « humilitas », « theotokos », « semper virgo » sont tous interprétés à la lumière du christocentrisme luthérien. Le réformateur oppose ainsi la Marie biblique à celle de la légende, la piété de Marie à la mariolâtrie, il dépouille la Madone de son rôle de « Mère

des fidèles » pour lui restituer son rôle de « sœur des fidèles ». Et à ce titre, il ne trouve pas d'expression trop belle pour magnifier en sa personne l'œuvre de la grâce divine. Si c'est à ce titre que Luther doit servir de pont dans le dialogue interconfessionnel, l'auteur s'en réjouirait. En revanche, son analyse montre clairement qu'on ne saurait se réclamer du moine augustinien pour échafauder l'unité des chrétiens autour d'un consensus dans la mariologie. L'unité chrétienne devra se faire dans le domaine de la christologie, et à cet égard, la mariologie de Luther reste aujourd'hui encore la contribution évangélique par excellence à la cause de l'œcuménisme.

HARTMUT LUCKE.

MARTIN FEREL : *Gepredigte Taufe*. Eine homiletische Untersuchung zur Taufpredigt bei Luther. Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1969, 265 p. (Hermeneutische Untersuchungen zur Theologie, 10.)

Face à l'ignorance et à la méconnaissance effarantes de la signification du baptême chez leurs adhérents, les Eglises multitudinistes demandent aujourd'hui conseil aux spécialistes de l'exégèse, de la dogmatique et de la théologie pratique. De son côté, l'historien s'interroge sur la contribution qu'il pourrait apporter à ce débat fondamental pour la vie ecclésiale. Pour le dire d'emblée : sa contribution ne peut être qu'indirecte. Certes, il peut se pencher sur une autre époque de l'histoire de l'Eglise lorsque celle-ci a tenté de pallier une carence semblable dans la compréhension du baptême. Il peut, comme le fait l'auteur, analyser le renouveau homilétique opéré en la matière par Luther, renouveau qui ne trouve son pendant que dans la catéchèse baptismale des Pères de l'Eglise. Mais l'historien doit renoncer à la tentation de proposer les réponses données par le réformateur comme une solution possible pour la problématique actuelle. Les présupposés théologiques et sociologiques du 16e siècle et de notre temps sont trop différents pour lui permettre de franchir ce pas. — Ceci étant admis, il est passionnant de voir comment Luther a redécouvert le baptême. Après un silence initial au sujet des sacrements, il réinterprète le baptême à partir des catégories « promissio » et « fides » (dans le Sermon sur le baptême de 1519 et dans De captivitate Babylonica de 1520). C'est alors qu'il se rend compte qu'il s'agit de récupérer le sens du baptême par la prédication. Chose remarquable, sur 47 prédications transmises (par les soins de Rörer) pour la période de 1525-1546, trois seulement ont été prononcées à l'occasion de baptêmes. La version allemande de la liturgie de baptême rédigée par Luther en 1523 ne prévoit d'ailleurs pas de catéchèse baptismale ni d'exhortation adressée aux parrains. C'est là une conséquence de la réintégration des sacrements dans la relation entre promesse et foi. Le baptême des enfants exige pour corollaire la prédication, sans quoi il n'y a ni appropriation ni ratification du baptême dans notre vie. La prédication actualise le baptême en tant que promesse donnée à la foi. Les sermons de Luther témoignent d'un effort continu de ne pas transmettre un savoir théologique sur le baptême, mais d'interpréter le baptême de telle manière que l'auditeur puisse le ratifier dans son existence personnelle et historique. Le baptême de Jésus comme institution de notre baptême, notre baptême comme détermination d'une existence chrétienne, d'une vie baptismale, voilà pour l'essentiel. On sait que le domaine liturgique, catéchétique, dogmatique, voire celui du droit ecclésiastique n'étaient pas étrangers au réformateur. Cependant, c'est sur le plan homilétique qu'il a cru devoir lutter contre l'oubli du baptême, reléguant ainsi à l'arrière-plan la question de la légitimité du pédobaptisme.

HARTMUT LUCKE.

OLIVIER FATIO : *Nihil pulchrius ordine. Contribution à l'étude de l'établissement de la discipline ecclésiastique aux Pays-Bas, ou Lambert Daneau aux Pays-Bas* (1581-1583). Leiden, Brill, 1971, XI-204 p.

« Nihil pulchrius ordine », sous ce titre latin renouvelé d'Aristote par Daneau lui-même, M. Olivier Fatio nous donne une excellente monographie sur le séjour de ce théologien calviniste à l'université de Leyde, en même temps qu'une contribution de valeur à l'histoire religieuse des Pays-Bas. Paru dans la collection des *Kerkhistorische Bijdragen*, chez Brill à Leyde, cet ouvrage, présenté d'abord comme thèse de licence en théologie à l'université de Genève, fait honneur à son auteur comme aux maîtres qui l'ont formé, MM. Jacques Couvoisier, de Genève, et Bakhuizen van den Brink, de Leyde. Un séjour d'une année aux Pays-Bas a permis à M. Fatio de s'initier à la paléographie non moins qu'à la langue hollandaise du XVIe siècle, et la découverte aux archives de l'Eglise réformée de Delft d'une correspondance latine entre le pasteur Arendt Cornelisz et Daneau lui a fourni le moyen de renouveler un sujet que la monographie classique de Paul de Felice, parue en 1882, n'avait pu qu'effleurer. — Une introduction, trop brève à notre gré, sur la situation politique et religieuse des Pays-Bas dix ans après la révolte des Gueux (1572), marque avec précision les positions respectives des partis, disons mieux l'antagonisme irréductible de la bourgeoisie des villes marchandes, favorable à la tolérance religieuse, et du petit peuple calviniste qui veut imposer l'unité de culte et soustraire au Magistrat l'exercice de la discipline. Les pasteurs étant eux-mêmes divisés, les questions de personnes viennent se greffer sur les problèmes de doctrine. — Répondant à un appel qui lui a été adressé par deux fois de venir enseigner la théologie à l'université de Leyde, Lambert Daneau quitte Genève, où il s'était réfugié après la Saint-Barthélemy ; il arrive sain et sauf à bon port, si ce n'est qu'en descendant le Rhin, on lui a fait sentir cruellement à Strasbourg le ressentiment des Luthériens ultra à l'égard des Réformés. Reçu comme il convient par le Magistrat de Leyde, duquel dépend la jeune université, Daneau obtient sans peine l'autorisation de joindre à sa tâche professorale des prédications en langue française. Mais l'organisation même qu'il va donner à cette communauté de réfugiés wallons lui attire des difficultés avec les autorités civiles qu'il n'a pas consultées pour former le consistoire de l'Eglise. — C'est que Daneau est arrivé en Hollande avec ses convictions de calviniste renforcé ; son caractère entier et sa rigidité de juriste devenu théologien ne lui permettent pas de transiger sur les principes : la discipline telle qu'on la formule à Genève fait, pour lui comme pour Bèze, partie intégrante de la doctrine révélée dans la Parole de Dieu. — Ayant pris parti d'emblée contre le pasteur Coolhaes, que soutient le Magistrat de Leyde, mais qui sera condamné au synode national de Middlebourg, Daneau va se trouver mêlé aux débats toujours plus violents, de parole et de plume, avec le porte-parole des « libertins » hollandais, Dirk Coornhert. A la *Zeefe* (savon) de l'infatigable défenseur de la tolérance et de la pluralité des confessions, réplique la *Calx viva* (chaux vive) de notre Daneau. — Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'avant même la fin de sa première année d'enseignement, Daneau excédé ait envoyé sa démission aux autorités universitaires, pour accepter bientôt l'appel de Gand, où les principes calvinistes avaient pour un temps pris le dessus. Mais cette fois, ce sont les conjonctures politiques et militaires, l'habileté d'Alexandre Farnèse, et l'inertie des troupes françaises commandées par le duc d'Anjou, qui ont mis fin à son séjour. En mai 1583, Daneau quitte à jamais les Pays-Bas pour se rendre au pied des Pyrénées, où Henri de Navarre organise l'université

de son royaume. A dix ans de distance, Duneau reprendra l'enseignement de la théologie inauguré à Orthez par Pierre Viret. Un seul regret, qu'on ne nous ait pas donné un bon portrait de Daneau. — Tel est, sommairement esquissé, le sujet traité par M. Fatio, avec autant de clarté que de solidité. Aux cent et quelques pages s'ajoutent en nombre égal, les annexes, en particulier les lettres échangées entre Cornelisz et Daneau, puis les notes relatives au texte des différents chapitres. Cette annotation, d'une extrême rigueur et d'une typographie presque impeccable, atteste que M. Fatio sait tirer des textes tant hollandais que latins le meilleur de leur substance. Il est en possession de son métier. — Nous attendons maintenant avec impatience la suite de ses travaux sur les idées théologiques et la méthode de Daneau, ce témoin de choix de la scolastique réformée.

HENRI MEYLAN.

RAYMOND DE BOYER DE SAINTE SUZANNE : *Alfred Loisy entre la foi et l'incroyance.* Paris, Le Centurion, 1968, 232 p.

Le modernisme n'est plus l'épouvantail qui a tellement effrayé l'Eglise romaine, mais si les secousses du début de ce siècle (Décret *Lamentabili sane exitu*, Encyclique *Pascendi*, excommunication de 1908) ont perdu de leur relief, ayant fait place à des mutations d'une gravité autrement redoutable, elles n'ont pas pour autant diminué d'intérêt. Avec le recul du temps, ces problèmes gagnent même à être repris puisque l'agressivité d'autrefois n'est décidément plus de mise. — L'apport de M. de Boyer de Sainte Suzanne est à cet égard très original. N'étant de son propre aveu ni exégète, ni historien, ni philosophe de formation, il n'a été poussé que par le désir de « verser un témoignage humain au dossier Loisy ». On ne trouvera donc pas dans ces pages une discussion des doctrines, dont l'auteur précise qu'il n'y adhère pas, mais une série de souvenirs qui ponctuent, de 1917 à 1940, le cheminement d'une amitié grandissante et qu'illustrent une quarantaine de lettres inédites. Il en ressort l'image à la fois émouvante et fidèle d'un homme qui a combattu en isolé, animé de convictions inébranlables, d'une probité et d'un courage moral exemplaires. — La sympathie qui inspire M. de Boyer de Sainte Suzanne est bien compréhensible. Elle sera partagée par ceux qui constatant à leur tour que « le modernisme n'est pas resté sans lendemain » (p. 174) rendent à Loisy l'hommage accentué que mérite toute victime de l'autoritarisme ecclésiastique.

EDOUARD MAURIS.

PAUL TILLICH : *Histoire de la pensée chrétienne.* Traduit de l'anglais par L. Jospin. Paris, Payot, 1970, 328 p. (Bibliothèque historique.)

Il n'est pas dans les habitudes de notre Revue de présenter longuement les volumes traduits de l'allemand ou de l'anglais. Ce serait toutefois dommage de ne pas signaler en quelques lignes la traduction récemment parue de l'important ouvrage posthume de Tillich. On doit une grande reconnaissance à M. Laurent Jospin, l'infatigable traducteur de La Chaux-de-Fonds, de l'avoir mis à la disposition des lecteurs de langue française. Comme le rappelle un de ses élèves, le professeur Carl E. Braaten d'Oxford, il s'agit ici de la troisième édition de ce livre, parue en anglais en 1968, révision elle-même de la seconde édition datant, elle, de 1956. La première édition était constituée par une série de conférences données en 1953 à l'Union Theological Seminary de New York. Un auditeur compétent les avait sténographiées, puis retranscrites. Il avait tenté, disait-il,

de corriger certaines fautes de transcription ; mais, ajoutait-il, tant pour le style que pour le contenu, une sérieuse révision du texte demeure nécessaire. Les circonstances n'ont malheureusement pas permis que cette édition « définitive » fût préparée avec le secours de Tillich. Elle n'est donc pas aussi soignée que l'éditeur l'aurait souhaité : mais s'il a corrigé le style, il a scrupuleusement respecté les idées de l'auteur. — Ce cours est d'un réel intérêt : il présente une belle synthèse d'ordre historique, et constitue également une précieuse introduction à la pensée de Tillich, par les remarques et les jugements formulés dans ses exposés. Après une introduction sur la notion de dogme, six chapitres : le berceau du christianisme ; évolution de la théologie dans l'Eglise ancienne ; les Ecoles médiévales ; le catholicisme romain du Concile de Trente à nos jours ; la théologie des réformateurs ; évolution de la théologie protestante. A propos de la théologie de l'Eglise ancienne, l'auteur s'arrête naturellement surtout à Origène — qui, « en tant que philosophe de la liberté, va jusqu'au bout de sa pensée » — et à Augustin, — « l'homme qui, plus que tout autre, représente l'Occident, ayant fourni les bases de toute la pensée occidentale ». Relativement à la pensée médiévale, Tillich se révèle un connaisseur averti des grands courants de cette période, et aussi des figures qui l'ont marquée. Pourtant c'est à propos de la Réforme qu'il montre le plus d'originalité. — On peut regretter l'excessive brièveté du chapitre consacré à l'époque contemporaine. Néanmoins ces pages terminales permettent de situer, de façon suffisante, le grand théologien que fut le professeur de New York. « A toutes les époques, dit-il en conclusion, il y a eu des réactions,... des tentatives de synthèse », des essais de répondre à cette question prédominante : « Comment faire accepter le message chrétien à des esprits modernes ? » Au XIXe siècle ce furent surtout Hegel, Schleiermacher, puis Ritschl, dont les entreprises successives disparurent sous le choc des événements de l'histoire : les deux guerres mondiales. « Avec K. Barth il y eut à nouveau opposition à une synthèse entre christianisme et mentalité moderne. Ma réponse personnelle est que l'on ne peut pas éviter de tenter une synthèse, car l'homme est toujours l'homme, tout en étant soumis à l'autorité de Dieu. Mais il ne peut jamais être soumis à Dieu de telle façon qu'il cesse d'être humain. Pour trouver une voie nouvelle au-delà des synthèses proposées jusqu'ici, j'ai recours à la méthode de la corrélation. »

EDMOND GRIN.

FRANZ BÖCKLE : *Gesetz und Gewissen. Grundfragen theologischer Ethik in ökumenischer Sicht.* 2. unveränderte Auflage. Luzern u. Stuttgart, Räber-Verlag, 1966, 96 p. (Begegnung, Band 9.)

THÉOLOGIE CONTEMPORAINE

Cet ouvrage, riche de substance, réunit quatre conférences que l'auteur a données à Bâle en 1963 sous les auspices de la « Société de culture chrétienne ». C'était une première tentative de présenter à un public catholique cultivé quelques-unes des questions fondamentales que l'éthique protestante d'aujourd'hui pose à la théologie morale romaine ; un essai, également, de susciter de la part de ce public une réaction personnelle. Cet effort fut couronné de succès, puisqu'un grand nombre d'auditeurs ont désiré pouvoir lire ces exposés. Dans une brève introduction le professeur de Bonn constate que, au cours de la dernière décennie, le dialogue interconfessionnel a porté sur les grands problèmes dogmatiques : Ecriture et Tradition, doctrine de la justification, anthropologie... En revanche les questions d'ordre éthique sont demeurées au second plan. En effet s'il y a rencontre des deux confessions sur plusieurs points de la vie morale, le croyant catholique est beaucoup plus encadré, conduit par son Eglise que le

fidèle protestant. De là le slogan souvent répété « en terres romaines » : *Reformiert lebt man leichter, Katholisch stirbt man leichter*. L'auteur pose courageusement la question : ce jugement à l'emporte pièce est-il équitable ? Et il s'applique à y répondre dans chacune de ses conférences. Il rappelle que la théologie évangélique entend donner pour fondement à l'éthique la certitude de la justification par pure grâce. Cela afin de se préserver du légalisme. Le protestantisme redoute surtout deux dangers qui, à son gré, menacent toujours la théologie romaine : 1) à cause du rôle attribué par son Eglise à la Loi, le fidèle risque de se persuader que la pratique, scrupuleuse, de cette Loi lui « acquiert » le salut ; 2) le recours à la casuistique risque de faire perdre de vue au fidèle que Dieu, le Christ et le Saint-Esprit sont des réalités *vivantes*. Ces considérations liminaires expliquent le plan du volume. Le chapitre I (*Gesetz und Evangelium*) examine la nature et la *fonction* de la Loi dans le *N.T.* Le chap. II pose le problème de la légitimité de l'ordre de création (*Schöpfungsordnung*) dans une théologie de la grâce. Le chap. III (sorte de conclusion) a pour titre : *Sünder und Sünde*. Dans chaque chapitre, même présentation : a) l'objection évangélique ; b) la réponse romaine. Clarté très grande. Effort « œcuménique » intéressant. Pourtant, par fidélité à l'Evangile, le théologien réformé se demandera — à propos du *sola* gratia par exemple — si l'emploi des termes *Mitwirkung* ou *Mitmachen des Menschen*, (collaboration) auquel M. Böckle est attaché, ne nous ramène pas forcément à une solution *moyenne*, à un compromis très fâcheux : l'effort constamment tenté par la théologie romaine de concilier deux données spirituellement inconciliables : le caractère totalement gratuit du pardon divin, et le caractère méritoire de la foi.

EDMOND GRIN.

ALPHONSUS VAN KOL, S. J. : *Theologia moralis*. Freiburg in Brisgau, Herder, 1968, tome I, 823 p. ; tome II, 715 p.

Cet ouvrage dont la rédaction a été commencée avant le Concile de Vatican II et achevée après cet événement est un bon résumé de la science que doit posséder tout prêtre catholique désireux d'obtenir la juridiction de son évêque pour entendre les confessions. Ce genre littéraire oblige nécessairement l'auteur à transmettre la réponse traditionnelle aux questions posées sur la « moralité » de tel acte humain et lorsque le Magistère n'a pas encore répondu clairement, nous obtenons une solution « prudente » énoncée par exemple en ces termes : «Le problème n'est pas encore mûr». (C'est ainsi que réagit van Kol en présence en présence de la « pilule » contraceptive ; *Humanae vitae* n'a pas encore paru). On ne rencontrera donc pas dans cet ouvrage un témoin du renouveau de la théologie morale. Parfois, on trouve des développements complètement dépassés par l'évolution de l'Eglise catholique (par exemple sur la question des «ordres mineurs » et celle des mariages mixtes). Le premier tome expose les thèmes classiques de la morale catholique en suivant d'une manière générale le plan de la *secunda pars* de la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin. Le deuxième tome nous indique les conditions requises pour une administration correcte des sacrements. Une place abondante est accordée à la casuistique et aux rubriques liturgiques (là aussi, une mise à jour s'impose). Nous ne voulons cependant pas terminer sur une note trop négative. La bibliographie sur de nombreux sujets est abondante ; elle rendra certainement service.

GEORGES BAVAUD.

GYULA BARCZAY : *Revolution der Moral ?* Die Wandlung der Sexualnormen als Frage an die evangelische Ethik. Zürich, Zwingli Verlag, 1968, 272 p.

On ne peut qu'être reconnaissant à l'auteur d'avoir écrit cet ouvrage. Il y aborde des problèmes que tout pasteur, tout conseiller spirituel, tout pédagogue, tout homme qui réfléchit même, se doit d'examiner aujourd'hui. Bien qu'il s'agisse d'une thèse de doctorat (Faculté de Bâle), ce volume est un véritable instrument de travail, d'autant plus précieux qu'il est solide, bien construit et écrit dans une langue remarquablement claire. — G. Barczay, né à Budapest (1931) a fait des études de théologie en Hongrie, puis à Bâle où son Eglise l'envoya comme boursier au lendemain des événements de 1956. Après un an de séjour aux Etats-Unis, il devient, dès 1962, pasteur de la paroisse d'Oberwil Therwil (Bâle-Campagne). — Son étude s'ouvre par une brève introduction relative à la « nouvelle morale » ; elle est nouvelle par son opposition à la morale chrétienne traditionnelle (qui répudie tout érotisme) ; par son horreur de l'éthique « bourgeoise », admettant deux morales, une pour l'homme, une pour la femme ; par la totale liberté avec laquelle elle clame ses convictions et les vit. Puis on aborde les questions suivantes : les divers jugements portés sur la sexualité ; le mariage ; la vie sexuelle « hors mariage » ; le contrôle des naissances ; l'interruption artificielle de la grossesse. Enfin en deux pages — *Das Neue gestalten !* — un résumé des conclusions : Il y a aujourd'hui une « révolution » de la morale. La théologie évangélique peut, sans infidélité, accepter certaines transformations, mais non pas admettre une « révolution » constituant une rupture *totale* avec la tradition. Sur divers points importants, les normes traditionnelles des relations homme-femme sont en opposition avec la situation économique, sociale, culturelle du monde « industriel » contemporain. Jusqu'ici l'Eglise s'est souvent refusée à le comprendre. Pourtant, sur nombre de problèmes fondamentaux (justice sociale, la guerre et la paix, question raciale, etc.) l'éthique chrétienne a profondément modifié sa façon de voir (du XIXe siècle). Les représentants les plus autorisés de la morale évangélique approuvent ces modifications. Pourquoi les solutions du passé relatives aux problèmes de la sexualité demeureraient-elles seules intangibles ? L'auteur a écrit son livre afin d'aider les générations « les moins jeunes » à mieux comprendre — sans nécessairement les approuver toutes — les critiques et les revendications d'aujourd'hui. L'ouvrage a réelle valeur, non parce qu'il apporte *la* solution de problèmes très complexes, mais parce qu'il *oblige* chaque lecteur à se poser, en chrétien, nombre de questions.

EDMOND GRIN.

P. ANCIAUX, J. GHOOS, F. D'HOOGH : *Le dynamisme de la morale chrétienne.* Réponses chrétiennes aux hommes de notre temps. Traduction française par Sœur G. M. Charlier, o.s.b., Paris-Gembloux, J. Duculot-P. Lethielleux, 1969. T. 1, 174 p. ; T. 2, 200 p.

Les articles qui composent ces deux volumes ont été publiés en 1964-65 dans la revue *Collectanea Mechliniensia.* Leur but : guider la réflexion dans le cadre de la formation permanente des prêtres des diocèses d'Anvers et de Malines-Bruxelles. Le thème choisi, les lignes essentielles de la morale fondamentale, l'avait été surtout parce que la réflexion sur la morale fondamentale constitue la base capitale du dialogue entre l'Eglise et le monde. Aujourd'hui

en effet, nombreux sont les prêtres, et aussi les laïcs, qui désirent qu'on les aide à dépasser la crise que connaît la morale chrétienne. A l'heure actuelle, cette morale est mise en question de bien des manières par les non-chrétiens, et également par les croyants. Il y a crise de croissance provenant surtout du fait que des changements considérables se sont produits dans la société, et qu'ils ont provoqué une évolution profonde dans l'image du monde, et dans celle de l'homme. Or la manière sous laquelle la morale de l'Eglise est trop souvent présentée — dit l'avant-propos — « est fort éloignée de l'attente légitime de nos contemporains ». Pour assumer cette crise de façon valable, une réflexion sur le sens, les perspectives et les principes fondamentaux de la morale est indispensable. — Le plan est clair : d'abord présentation de l'état de la question et des orientations générales. Puis les questions les plus actuelles de la morale fondamentale (réflexions sur le devenir de l'homme) sont étudiées sous trois aspects fondamentaux : relation entre valeurs et commandements ; fondement et sens de la conscience et de l'autorité ; enfin le développement moral dans la vie. Il serait trop long de donner le détail de la table des matières ; on le peut d'autant moins que ces six études sont faites de paragraphes assez courts, donc nombreux, et que la table tient lieu d'index (ce qui est regrettable à mon sens). Voici seulement les titres des chapitres : T. 1 : *P. Anciaux* : I : Morale chrétienne et monde contemporain. II : Perspectives dynamiques de la morale. III : Vraies perspectives de la morale chrétienne. — *F. D'Hoogh* : IV : Valeurs morales générales et normes concrètes. — *J. Ghoos* : V : Tâches essentielles et commandements. — T. 2 : *P. Anciaux* : I : La conscience et l'éducation morale. II : Collégialité et coresponsabilité. La crise de l'autorité. — *J. Ghooz* : III : Le développement moral à travers la vie. — *F. D'Hoogh* : IV : Les actes moraux particuliers. V : Notes marginales sur l'amour et la charité. — On ne saurait reprocher à un ouvrage destiné à la formation permanente des prêtres sa tonalité nettement catholique. Mais le lecteur protestant constatera une fois de plus que c'est sur le plan de l'éthique (anthropologie) que les deux confessions chrétiennes se séparent surtout. Relevons, par exemple, l'importance accordée à la casuistique ; le fait que la morale de la conscience éclipse par trop la morale de la grâce ; le fait, aussi, que dans un exposé qui vise au dialogue avec l'homme d'*aujourd'hui*, le grand effort de théologiens nettement évangéliques (un Emile Brunner, un K. Barth, un Bonhœffer) n'est pas mentionné (l'éthique est présentée comme une morale de l'idéal, et non comme une morale de la reconnaissance, de la « prise au sérieux » de la grâce). — Pourtant il y a beaucoup à glaner dans ces études. On goûtera en particulier, dans les « Notes marginales, (t. 2, ch. V) les remarques intitulées : *Morale du péché ou morale de l'amour ?*, ou aussi : *Amour inconditionné ou calcul ?* — A notre sens, le service le plus grand que peut rendre cet ouvrage à *tous* les chrétiens : les aider à « rétablir le sens des mots », notamment le sens vrai du terme amour, si dévié, si galvaudé. Rétablir le sens des mots, n'est-ce pas, par excellence, la tâche de ceux qui sont appelés à « former les consciences » ?

EDMOND GRIN.

HERMANN RINGELING : *Ethik des Leibes*. Hamburg, Furche-Verlag, 1965, 103 p. (Ein Stundenbuch, Band 54.)

On l'a dit souvent, l'enseignement des connaissances d'ordre sexuel est aujourd'hui le problème capital de l'éducation. Le présenter à coups d'interdictions n'a aucune valeur. L'auteur de cet ouvrage en est convaincu ; aussi s'est-il donné pour tâche d'examiner le sens profond de la notion de responsabilité personnelle en un temps où la sexualité est « désensorcelée ». Face aux

attitudes hostiles à tout ce qui concerne le corps, profondément enracinées encore dans l'Eglise, H. Ringeling s'applique à redécouvrir l'authentique liberté préconisée par la Bible. Par une critique des règles courantes, critique d'ordre sociologique et théologique, il cherche à conduire son lecteur vers des normes nouvelles, plus sûres. De là son mot d'ordre : *Auf dem Weg zu neuen Formen !* En deux chapitres, d'une quarantaine de pages chacun, il dit l'essentiel sur « le mariage chrétien » et sur « les problèmes qui l'environnent ». Dans chaque paragraphe on est heureux de relever des affirmations frappantes. Dans *Bund und Partnerschaft :* qui dit association souligne le caractère passager d'un attachement ; qui dit alliance souligne le caractère permanent du mariage chrétien. — Dans *Leib und Geschlecht in der Bibel :* d'après l'Ecriture le corps de l'être humain n'est pas un objet pareil aux objets du monde qui nous entoure. C'est *son* corps, donné par Dieu comme moyen de communication avec le prochain. — Dans *Die biblische Prägung der Ehe* : l'éthique biblique insiste sur l'engagement mutuel des époux, ce qui implique la mort du « vieil homme » et la naissance d'un « homme nouveau ». Impossible, dès lors, de comprendre le mariage chrétien de façon exclusivement légaliste. — Dans *Die Ehe von heutigen Christen :* la crise du mariage et celle de la religion chrétienne ont même origine : le don des époux l'un à l'autre et le don du chrétien au Christ n'est plus total. Aujourd'hui, ici comme là, on entend pouvoir « réserver quelque chose ». — Mêmes constatations à propos des trois paragraphes du second chapitre : sexe et personne ; la sexualité « désensorcelée » ; respect de l'être humain. — Etude très riche, malgré sa brièveté.

EDMOND GRIN.

PIETRO D'ACQUINO : *Peccato originale e redenzione secondo la Bibbia.* Torino, Leumann, 1970, 293 p.

Malgré la clarté du style et de la pensée, la lecture de ce petit livre n'est pas facile. C'est, dans la liturgie romaine, le cantique pascal « Exultet » qui exprime si magnifiquement la participation du cosmos à la résurrection du Christ, qui a conduit Pietro d'Acquino à rechercher les bases bibliques de cette affirmation extraordinaire. Le catholicisme traditionnel, comme le protestantisme, l'a pendant longtemps négligée. Pour la remettre en lumière, c'est tout le problème de la solidarité humaine, dans le péché avec Adam, dans la vie avec le Christ ressuscité, que Pietro d'Acquino aborde d'après l'Ecriture sainte. Il réussit à dégager la doctrine biblique dans sa vigueur. Jusqu'à quel point pouvons-nous l'assimiler aujourd'hui ? D'Acquino ne se prononce pas, mais il a ces paroles significatives : « Pour pouvoir traduire en termes modernes le message révélé, il faut être sûr d'en avoir compris toute la profondeur, telle que les écrits bibliques et la tradition nous l'ont conservée. »

LYDIA VON AUW.

HARMUT WEBER : *Theologie — Gesellschaft — Wirtschaft.* Die Sozial und Wirtschaftsethik in der Evangelischen Theologie der Gegenwart. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1970, 440 pages.

Cet ouvrage est un important état de la question de la théologie protestante en matière d'éthique sociale. L'auteur, après avoir clarifié des termes comme éthique sociale chrétienne ou éthique économique chrétienne et de leur relation, présente la pensée éthique des grands théologiens de notre époque. Tout d'abord, Emil Brunner dont il étudie « Les ordres de la création », les buts et la formation de la société et de l'économie. Puis c'est le tour des « ordres théologiques » du nouveau luthéranisme (Paul Althaus, Werner Elert et Walter Künneth). C'est

l'éthique personnelle avec Helmut Thielicke et l'éthique phénoménologique avec Wolfgang Trillhass. Enfin l'éthique du jeune K. Barth, dans son épître aux Romains, puis sur l'éthique générale de la Dogmatique. Il achève son tour d'horizon par l'étude de quelques théologiens issus de l'école de Barth et qui, eux, ont plus particulièrement réfléchi sur des problèmes spécifiques : la technique avec Alfred de Quervain, la question du salaire avec E. Börsch ou encore celui de la participation avec H. Symanowski. H. Weber termine son livre par la question de savoir comment l'éthique sociale évangélique est possible au regard des économistes et des spécialistes des problèmes sociaux.

MARCEL FALLET.

HEINZ ZAHRNT : *Aux prises avec Dieu. La théologie protestante au XXe siècle.* Traduit de l'allemand par A. Liefooghe. Paris, Le Cerf, 1969, 497 p. (Bibliothèque œcuménique, 5)

L'édition originale de cet ouvrage a paru à Munich, en 1966, sous le titre *Die Sache mit Gott. Die protestantische Theologie im zwanzigsten Jahrhundert.* Son auteur, né à Kiel en 1915, théologien et historien de formation, est actuellement directeur du département théologique du *Sonntagsblatt*, à Hambourg. En tant que journaliste, il offre l'avantage à ses lecteurs d'avoir tout à la fois un esprit clair et capable de synthèse, et un langage accessible à chacun. — Le mouvement de la pensée théologique, en Allemagne (en effet à l'exception de Tillich, qui est d'origine allemande mais écrit en anglais, Zahrnt parle exclusivement de théologiens de langue allemande) dans la première moitié du XXe siècle, est extrêmement riche et varié, et l'on a quelque peine à dominer ses multiples démarches. Le livre de Zahrnt nous y aide de façon magistrale. Pour lui, le problème de Dieu est le problème capital de notre époque, et c'est à sa résolution que la théologie protestante de ce dernier demi-siècle s'est appliquée essentiellement. Zahrnt dresse le bilan de toutes les secousses, changements et révolutions par lesquels elle a passé au cours de sa recherche. Il en résulte un ouvrage captivant qui permet à quiconque, s'intéressant au dialogue théologique contemporain, d'en comprendre les grandes lignes, d'en percevoir les creux et les sommets, et de suivre le fil conducteur au milieu de la diversité souvent déconcertante des idées. On ne peut résumer le contenu du livre de Zahrnt ; disons seulement qu'au lieu d'étudier chaque théologien pour lui-même, en donnant l'analyse et la nomenclature de ses œuvres, et en traitant l'un après l'autre par ordre chronologique, Zahrnt prend pour objet de sa réflexion le mouvement de la pensée théologique dans son ensemble, ses tenants et ses aboutissants, ses rebondissements, ses réactions et ses contre-réactions. Bien sûr, cette pensée a besoin de « porte-parole » pour se faire entendre; c'est pourquoi il faut bien parler de Barth, Bultmann, Tillich, etc., pourtant ce ne sont pas eux les personnages principaux de l'action, c'est la pensée théologique elle-même. Ajoutons que l'auteur sait à merveille donner ici et là son appréciation sans l'imposer au lecteur, mais au contraire en le stimulant à prendre lui-même personnellement position dans le débat en cours. *Aux prises avec Dieu* comporte une bibliographie des ouvrages les plus marquants, parus en traduction française, de Barth, Bonhoeffer, Bultmann, Brunner et Tillich. Il aurait été souhaitable d'y trouver également un index des théologiens étudiés en cours de route.

JACQUELINE ALLEMAND.

HEINZ ZAHRNT : *Dieu ne peut pas mourir.* Traduit de l'allemand par A. Liefooghe. Paris, Le Cerf, 1971, 286 p.

Après le tour de force de son premier livre, traduit en français sous le titre *Aux prises avec Dieu. La théologie protestante au 20e siècle* (1969), l'auteur approfondit son enquête et trace son propre chemin dans les débats théologiques actuels. Il ne s'agit donc pas d'une étude critique sur la « théologie de la mort de Dieu », ce que le titre pourrait faire penser mais, plus largement, de « la manière dont nous pouvons encore connaître Dieu et parler de lui alors qu'on ne cesse de nous entretenir de sa mort » (p. 9). Les dimensions du sujet pouvaient inspirer des craintes. Force nous est de reconnaître que ces brefs douze chapitres, par l'ampleur de l'information, la saine agressivité à l'égard des théologiens professionnels, un humour qui se rencontre rarement en ces matières et, surtout, la fermeté des options de l'auteur, nous apportent un indéniable rafraîchissement théologique. Le tout est un essai « d'appropriation critique de la révélation » (sous-titre du chapitre 8, p. 153 ss). La position est foncièrement protestante par la priorité accordée au « donné » de Jésus et de l'Ecriture, mais cette priorité n'est jamais autoritaire et dogmatique ; elle se propose dans de longs et nécessaires détours où l'homme et ses possibilités, le monde et sa grandeur sont constamment au premier plan de la réflexion, car ce n'est que dans notre histoire que nous pouvons rencontrer Dieu : « ... la rencontre avec Dieu, si elle se produit, a lieu ici, au milieu de la vie et dans la réalité du monde » (p. 57). Sur cette base, tout l'ouvrage polémique « contre les fausses alternatives dans l'Eglise et dans la société » (sous-titre du volume et titre du chapitre 11) : contre le supranaturalisme mais pour une « transcendance immanente » (p. 144), pour une théologie politique mais contre la politisation de la théologie, contre la privatisation de la foi mais pour une foi personnelle, etc. « La nécessité où elle se trouve de parler toujours en deux directions, comme entre deux feux, aide la théologie à surmonter les alternatives grossières qui sont aujourd'hui posées dans la société » (p. 252). Zahrnt nous rappelle utilement que si la vérité évangélique est tranchante, elle n'est pas excessive.

PIERRE BONNARD.

EUGÈNE ROCHE, s. j. : *En quête de Dieu.* Paris, Lethielleux, 1970, 133 p.

« Il n'a jamais été facile de parler de Dieu. Ces pages en sont une nouvelle preuve. Elles voudraient du moins inviter à y réfléchir. » Le livre en effet y invite : en un langage volontairement simple, l'auteur expose quelques-uns des problèmes que pose à l'homme moderne la notion de Dieu. Il prend au sérieux l'athéisme contemporain. Il est au courant de la critique biblique et a subi l'influence de Teilhard de Chardin. Selon le P. Roche, Dieu peut être connu mais par une connaissance active, différente de la connaissance intellectuelle et surtout de sa formulation. Cependant Dieu ne saurait être compris. Vivre dans sa communion est une recherche continuelle, un dialogue sans cesse recommencé. La volonté de Dieu s'exprime à travers l'Ecriture Sainte et dans le Christ, le Verbe, son expression la plus haute.

LYDIA VON AUW.

HENRI BOURGEOIS : *Mais il y a le Dieu de Jésus-Christ.* Tournai, Casterman, 1970, 225 p. (Points de repère, 9.)

L'intérêt de ce petit livre réside surtout dans les questions qu'il pose. N'a-t-on pas, ces dernières décennies, vidé le vocable Dieu de tout sens possible par excès de christocentrisme ? On aurait, ainsi, oublié l'étonnement premier, l'interrogation originaire qui ouvre toute question de Dieu. Dire que Jésus est

Dieu, n'est-ce pas une affirmation *terminale* ? Ne faut-il pas redécouvrir (et revivre) le cheminement qui seul peut donner sens à pareil énoncé ? Pour l'auteur, le chemin est plus important que le but, l'aventure de la foi plus que la *consommation de produits théologiques* (p. 27). — L'ouvrage, fort bien écrit et d'accès aisé, se propose de retrouver l'expérience du Christ : que nous dit-elle de Dieu ? La question est légitime, mais nous regrettons que l'auteur, pour toute réponse, en soit resté à une enquête relevant de la théologie biblique. Par là, et quel que soit l'intérêt que présente par ailleurs cette enquête, il se condamnait à rester en deçà des questions posées.

PIERRE GISEL.

M. BECK : *Kirche und Herrschaft Gottes*. Salzburg, Pustet, 1970, 185 pages.

Il faudrait peut-être traduire le titre de ce livre de la manière suivante : le rôle de l'Eglise en vue de l'accomplissement du Royaume de Dieu et de l'installation de sa Seigneurie. Et lui ajouter en sous-titre : le rôle de la théologie. « Une vraie théologie doit chercher à annoncer à l'homme d'aujourd'hui le message libérateur dans un langage et un contenu qu'il puisse comprendre » (p. 20). Mais pour cela, elle se doit de prendre ses responsabilités aux décisions et solutions des questions de l'homme, en y apportant son point de vue. L'auteur étudie donc successivement : la Seigneurie de Dieu dans l'Ecriture et l'Eglise — le devenir et la croissance de la Seigneurie de Dieu — l'accomplissement de la Seigneurie de Dieu. C'est dans la situation post-Vatican II qui donne un nouvel élan à la vie religieuse, que M. Beck place sa réflexion.

MARCEL FALLET.

Handbuch der Verkündigung, herausgegeben von Bruno Dreher, Norbert Greinacher, Ferdinand Klostermann. Freiburg-Basel-Wien, Herder, 1970, Bd I, 414 p., Bd II, 352 p.

L'ambition des quelque vingt auteurs de ce gros manuel d'homilétique est vaste : se situer au cœur de la crise actuelle que traverse la prédication chrétienne (publié par des catholiques, l'ouvrage est confessionnellement peu marqué et fait place à des contributions protestantes), ne refuser aucune des questions posées aujourd'hui par les « allergiques du sermon », chercher enfin de nouveaux chemins en collaboration avec les sciences du langage et de la communication. Il en résulte une œuvre composite où les redites ne nous sont pas ménagées, mais d'où émergent des travaux qui feront date. Citons en particulier l'article de Piet van Hooijdonk (I/III/II Die soziale Struktur der Verkündigung), celui de Norbert Greinacher (I/VI Verkündigung als Grundfunktion der Kirche) et la belle étude d'Antoine Vergote (II/I Der heutige Mensch als Empfänger der Botschaft). A deux reprises (I/IV/I et II/IV/I), Alphons Deissler traite de l'Ancien Testament comme fondement et matière de la prédication, et parvient à une synthèse très éclairante nourrie d'exemples parlants. Walter Uhsadel et Friedemann Merkel donnent en conclusion une vue remarquable de l'homilétique protestante (allemande), notamment de ses avatars de Barth à nos jours. — Le plan de l'ensemble est assez difficile à saisir ; la division classique en homilétique principielle, matérielle et formelle est plus ou moins laissée de côté ; à certains égards, la disposition des matières joue sur la distinction entre « Verkündigung » et « Predigt ». Ce qui semble essentiel, toutefois, c'est l'amorce du second volume par l'exposé de Vergote cité plus haut ; alors que les sept chapitres du tome premier traitent plutôt des bases d'une homilétique chrétienne,

les neuf exposés qui constituent le second sont dominés par les notions d'auditeur et d'actualité. A cet égard, nous constatons le caractère « œcuménique » des préoccupations évoquées. — On le voit, nous sommes loin des manuels doctrinaux, loin aussi des homilétiques polarisées par l'exégèse. Mais ces risques familiers l'un de la prédication catholique, l'autre de la prédication protestante, sont-ils conjurés par l'esquisse d'une homilétique plus consciente de sa fonction propre ? Nous ne saurions le prétendre d'un ouvrage aussi divers et qui, dans ses meilleures pages, est souvent plus descriptif qu'au service d'un propos bien dégagé. C'est une étape utile, mais seulement une étape. Bibliographies à jour, index très pratiques, présentation irréprochable.

CLAUDE BRIDEL.

MANFRED METZGER : *Verkündigung heute. Elf Versuche in verständlicher Theologie.* Hamburg, Furche-Verlag, 1966, 114 p. (Stundenbücher, Band 65.)

L'heureuse tentative des *Stundenbücher* : transposer à notre époque, et pour les besoins d'aujourd'hui ce que furent les « livres d'heures » du moyen âge, nous vaut chaque année de petits volumes d'une réelle valeur. C'est le cas de celui que nous présentons. Dans une langue simple, en un style direct, M. Metzger, professeur de théologie pratique à la Faculté protestante de Mayence, nous donne onze essais gravitant autour des exigences de la prédication *aujourd'hui*. Trois chapitres : *I Théologie et foi :* 1) La foi est-elle aujourd'hui condamnée au silence ? 2) Le langage de la prédication. 3) L'auditeur de la prédication. *II Théologie et communauté :* 1) Une prédication compréhensible. 2) La communauté de venue majeure. 3) Le prédicateur témoin. 4) L'auditeur qui critique. *III Théologie et Eglise :* 1) L'Eglise fait-elle obstacle à la foi ? 2) Eglise organisée, ou communauté vivante ? 3) Qu'est-ce que l'Eglise attend de la théologie ? 4) Qu'est-ce que la théologie attend de l'Eglise ? — Il y aurait beaucoup à signaler dans chacun de ces paragraphes. Par souci de brièveté je m'en tiens au seul chapitre III, peut-être le plus percutant. Si l'Eglise croit pouvoir prescrire ce que le chrétien *doit* croire, elle n'amènera personne à la *joie* de la foi. La vraie foi consiste à s'abandonner à un Autre. Par là une dimension nouvelle est ajoutée à notre vie. Les premiers disciples ne se sont pas embarrassés de confessions de foi ; ils ont suivi Jésus. Le Christ n'a pas dit : tes croyances « conformes » t'ont sauvé, mais bien : ta foi. — Toute l'histoire de l'Eglise est l'histoire d'un éloignement progressif par rapport à la Parole du Seigneur. A l'origine, on a cette conviction : là où agit l'Esprit, là est la vraie communauté. Un siècle et demi plus tard, tout est inversé : c'est le bien-fondé juridique de la fonction qui garantit la présence du Saint-Esprit. Comme si la vérité de Dieu, donnée dynamique, vivante, pouvait être assurée, « conservée » par une bureaucratie ! Qu'est-ce qui prime au départ : l'événement spirituel, ou l'institution ? — L'Eglise est une communauté d'ordre sprirituel ; la théologie est une science. Cette communauté a affaire à des créatures humaines ; cette science, à un ensemble de connaissances. Certes, Eglise et théologie sont deux « partenaires » ; mais leurs tâches ne doivent jamais être confondues, parce qu'il s'agit de deux domaines différents. L'Eglise ne doit pas demander à la théologie des « recettes » pour sa vie pratique, en s'imaginant par là s'épargner les risques d'une recherche courageuse. Et la théologie ne doit pas demander à l'Eglise d'adopter, séance tenante, certaines conclusions, toutes provisoires, et encore incertaines, du travail des théologiens. L'Eglise doit accepter que le théologien — cet espion

de Dieu dans le monde, comme disait Kierkegaard — la trouble à salut, mais refuser que la théologie l'enferme dans un système *clos*. La théologie n'est ni la foi, ni la prédication, ni la cure d'âme ; elle est la « description » de la foi, la théorie de la prédication et de la cure d'âme. Bref, Eglise et théologie, deux réalités différentes, mais obéissant l'une et l'autre, chacune à sa manière propre, à la Parole du même Seigneur.

EDMOND GRIN.

HARVEY COX : *La Fête des fous*. Essai théologique sur les notions de fête et de fantaisie, traduit de l'américain par Luce Giard. Paris, Le Seuil, 1971, 232 p.

Les ethnologues nous ont appris, voici longtemps, que les sociétés archaïques, strictement organisées selon des règles impératives, ressentaient chroniquement le besoin de renverser les tabous et les structures de l'ordre. Le désordre festif ayant pour but de réanimer la dynamique sacrée nécessaire à la vie. — L'entreprise de M. Cox semble construite selon le même archétype, son livre est l'écho de l'effervescence qui anime les jeunes générations aux Etats-Unis. Fallait-il en tirer une théologie, tout le problème est là. Quand on considère le caractère éphémère des théologies qui sont nées depuis quatre ou cinq ans on devient sceptique et l'ouvrage de Cox n'apporte rien qui puisse nous libérer de notre scepticisme. — Dans une première partie consacrée à la fête, l'auteur montre que l'homo festivus est le seul qui puisse être libéré de la tyrannie de l'histoire ; il peut passer du devenir à l'être. On rédécouvre, sous une forme moderne, la mythologie de la fuite devant le réel qui semble hanter l'homme coupé de son passé dans la société moderne. Ortega y Gasset en avait décrit et le caractère et les réactions. — La deuxième partie du livre exalte la dynamique de la fantaisie, capable de susciter « des univers entiers ex nihilo ». Ce qui est digne de retenir l'attention ce sont les pages consacrées à l'utopie, fantaisie de la polis. On sent l'auteur en accord avec E. Bloch, J. Moltmann et J. Huizinga. L'homo ludens, citoyen d'Utopie, redécouvrant la joie de vivre grâce au Christ arlequin, est appelé à remplacer l'homo sapiens dégoûté de la cité séculière. — Il est dommage que l'auteur n'ait pas développé sa théologie de la juxtaposition en rapport avec ce qu'il nomme « les courants théologiques voisins » traités en appendice, il aurait pu dégager des lignes de forces plus consistantes pour fonder sa pensée. — Ce qui fait l'attrait du livre c'est le rythme de la fête qui entraîne tout le discours et qui fait passer quelques ahurissantes simplifications. Souhaitons que M. Cox, reprenant ses travaux et ses jours, nous donne une vision plus solidement construite de la méta-institution qu'il voudrait voir prendre la place de nos évanescentes communautés et jouer le rôle de polis dans la polis. Il faut louer Mme Giard de sa traduction qui a su rendre fort bien le rythme de l'œuvre.

H. ETIENNE DUBOIS.

ANDRÉ MANARANCHE : *Un chemin de liberté*. Essai de théologie spirituelle. Paris, Le Seuil, 1971, 238 p.

Dans un style brillant, émaillé de formules à l'emporte-pièce, l'auteur décrit l'itinéraire de l'homme saisi par Dieu. Il y a un « Avent anthropologique » de la Révélation : celle-ci n'a « rigoureusement aucun sens si elle ne trouve dans l'homme aucune structure hospitalière pour être accueillie » (p. 21). Sans une vérification préalable de ces assises, on plaque sur un homme tronqué un « christisme » inopérant. C'est d'abord l'homme, dans son désir fondamental,

qu'il faut retrouver. — De même, le péché nécessite une sorte de pré-compréhension, l'appel du Christ ne retentit que sur un fond de générosité. « Pas d'« agapè » sans cet « érôs » (p. 110). — Cependant, ces prémisses posées, l'essentiel de l'ouvrage retrace la trajectoire d'une vie vécue avec le Christ. Tout devient, au terme, eucharistie. La doxologie assure ce retour à Dieu qui délivre la créature de chercher sa fin en elle-même. L'homme investi par l'Esprit saint participe à la rédemption. — Le P. Manaranche ne cache pas sa référence à saint Ignace. Quand il montre en Marie « la Femme que l'unique Médiateur s'est donnée pour compagne » en citant Genèse 2 : 18 (p. 224), un lecteur protestant ne peut que sursauter. Mais l'optimisme qui l'anime est celui de la foi. La « spiritualité des temps difficiles » qu'il propose se fonde sur la certitude que « ce qui est impossible pour l'homme ne l'est pas pour Dieu » (p. 232). Même si telles de ses affirmations s'inscrivent à nos yeux dans une perspective contestable, nous ne pouvons nous dérober devant ses interpellations, notamment devant sa critique d'une « christologie en cul-de-sac ».

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

RENÉ LAURENTIN : *Nouveaux ministères et fin du clergé devant le IIIe Synode.* Paris, Le Seuil, 1971, 314 p.

Même si ce compte rendu paraît après le Synode romain d'octobre 1971 qu'il contribuait à préparer, même si cette assemblée a eu les résultats assez décevants que l'on sait, le livre de René Laurentin conserve toute sa valeur. Nous y trouvons une abondante documentation relative au sacerdoce ministériel, premier thème du Synode, ainsi que deux petits chapitres sur la justice dans le monde (deuxième thème) et la « Constitution de l'Eglise » (objet d'une communication aux évêques). C'est dire que le titre du recueil est largement justifié, qui signale une prise de conscience minutieuse des nombreuses composantes de la crise du clergé catholique. Des tableaux statistiques éloquents fournissent nombre de renseignements sur un phénomène dont l'ampleur ne saurait être sous-estimée. L'auteur fait plus toutefois puisqu'il étudie les suggestions et propositions souvent fort audacieuses des mouvements de « déclergification ». L'observateur non catholique qui referme ce livre se demande si les Pères du Synode en ont pris connaissance et forme le vœu qu'ils le fassent au moins pour la prochaine fois...

CLAUDE BRIDEL.

MONSEIGNEUR JOSÉ CAMPANY (et autres) : *Theologia del sacerdocio, Orientaciones metodologicas.* Burgos, Aldecoa, 1969, 341 p.

Cet ouvrage collectif, le premier d'une série, marque la création en 1968 de l'Institut de théologie et de spiritualité du ministère de la Faculté de théologie du Nord de l'Espagne. Les auteurs, venus d'Espagne en colloque à Burgos, présentent successivement la problématique du ministère sacerdotal dans les premières communautés chrétiennes, selon les Pères de l'Eglise, etc. pour en arriver à la moitié du recueil à la situation actuelle dominée par l'idée de crise. L'ouvrage s'achève sur un bulletin bibliographique international, mais peu œcuménique.

PIERRE FURTER.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

Personenindex zu Kants gesammelten Schriften. Bearbeitet von Katharina Holger, Eduard Gerresheim, Antje Lange und Jürgen Goetze. Berlin, de Gruyter, 1969, 142 p. (Allgemeiner Kantindex, herausgegeben von Gottfried Martin, Band 20.)

On a rendu compte dans cette Revue du *Sachindex* de la *Critique de la raison pure*, qui a été publié à Berlin en 1967 et qui contient les mots philosophiques de cet ouvrage, accompagnés de leur contexte immédiat. Nous avons ici un index des personnes, relatif à l'ensemble de l'œuvre de Kant ; il a un caractère exhaustif, puisqu'il a été établi électroniquement d'après les volumes 1 à 23 de l'*Akademieausgabe*. Cet index retient aussi les noms propres qui figurent dans le texte sous forme adjective, mais laisse de côté les personnages bibliques et les figures mythiques, à l'exception des fondateurs de religion. Les noms sont donnés selon l'ordre alphabétique et accompagnés, quand c'est possible, des dates de naissance et de mort. Les conventions adoptées pour le repérage des noms dans le texte de Kant sont clairement indiquées dans l'avant-propos, de même que les règles adoptées pour les transcriptions pouvant faire difficulté.

FERNAND BRUNNER.

TRAUGOTT WEISSKOPF : *Immanuel Kant und die Pädagogik.* Beiträge zu einer Monographie. Zurich, Academica, 1970, 704 + XIX p.

Cette énorme monographie voudrait être exhaustive sur le thème de « Kant et la pédagogie ». C'est pourquoi son auteur démontre avec minutie tout d'abord que Kant a été toute sa vie un professeur. Sa carrière est même exemplaire, puisqu'il a débuté comme précepteur ; pour être presque un maître secondaire et terminer comme professeur universitaire, chargé aussi de la responsabilité de la formation de maîtres secondaires. Dans une deuxième partie, l'auteur montre comment Kant a été bien avant sa lecture de l'*Emile*, intéressé par les idées pédagogiques et *surtout* par les expériences éducatives de son époque comme celles de Basedow à Dessau. Bien que cet intérêt ait dominé surtout les années 1770-1780, il s'est maintenu pendant toute sa vie, car Kant plaçait la pédagogie au cœur même de sa réflexion philosophique. — Quant au problème délicat de l'ouvrage intitulé « Immanuel Kant über Pädagogik », publié par F. Th. Rink en 1803, Traugott Weisskopf propose les thèses suivantes : — I. Il s'agit en fait d'une *compilation* de textes qui ont été écrits à des moments différents et pour des raisons distinctes. — II. Ce texte ne mérite pas d'être inclus dans l'édition complète des œuvres de Kant, car il reproduit textuellement des passages entiers de Jean-Jacques Rousseau ou de cours d'autres collègues de Kant. — III. Par contre, pour avoir une idée exacte des idées de Kant sur l'éducation, il serait utile d'élaborer une anthologie, cette fois-ci complète et authentique, de tous les passages de ses œuvres sur l'anthropologie qui discutent de la formation de l'homme. — L'auteur estime que ces thèses sont hypothétiques, car il n'a pu retrouver aucun des manuscrits des cours de Kant qui auraient pu les étayer. Néanmoins elles nous semblent plausibles puisqu'elles sont basées sur une analyse critique de l'édition de Rink (Annexe II). — Ces deux thèmes fondamentaux de l'ouvrage de Traugott Weisskopf constituent à peine la moitié de son étude. En effet, celle-ci est aussi une étude très poussée des idées de Kant sur ce que devrait être la pédagogie, dont on trouve un excellent résumé aux pages 144 et suivantes. Elle est enfin truffée d'« excursi »

parfois d'un intérêt secondaire, parfois fort intéressants comme celui sur Kant et les kantiens suisses (page 217 et suivantes). Ce travail monumental se termine par une bibliographie gigantesque et par une annexe (Annexe I) où l'auteur donne un commentaire critique sur *tous* (sic) les travaux qui ont été publiés sur le thème « Kant et la pédagogie ».

PIERRE FURTER.

WOLFGANG JANKE : *Fichte. Sein und Reflexion — Grundlagen der kritischen Vernunft.* Berlin, de Gruyter, 1970, XV + 428 p.

L'auteur tente de dégager le sens et les limites de la réflexion philosophique en analysant l'évolution du concept de l'être dans l'œuvre de Fichte. L'enquête, minutieusement menée, porte sur les trois principales étapes de cette évolution qui sont marquées 1° par la *Grundlage der gesamten Wissenschaftslehre* (1794/95) où Fichte développe la notion de la réflexion absolue ; 2° par la *Darstellung der Wissenschaftslehre* (1801) où il trace la limite de cette notion ; 3° par la deuxième *Darstellung* (1804) où il s'élève vers la notion de vérité telle qu'il l'expose au début de ce livre. — Janke s'efforce de réhabiliter Fichte en dénonçant les erreurs couramment répandues, au sujet de sa doctrine, par les exégètes de l'idéalisme allemand. C'est, d'après lui, Schelling, insuffisamment informé de l'évolution du système, qui est à l'origine de l'interprétation erronée selon laquelle la pensée de Fichte s'inspire d'un idéalisme subjectif. Contrairement à ce que prétend Schelling dans sa polémique, Fichte n'a pas maintenu que le moi était le fondement absolu de toute réalité et qu'il ne fallait accorder au non-moi qu'un être purement négatif. Il n'a pas abaissé le monde au niveau d'une arène servant de lieu d'action aux épreuves morales du moi autonome. Il a bien reconnu l'indigence du moi vis-à-vis de la vie, de la réalité et de la vérité en repoussant la pure réflexion comme nihiliste. Cette reconversion ne signifie pas, cependant, que Fichte ait renoncé à l'esprit critique et cédé à la tentation du mysticisme. « Zur Wahrheit gehört seinlassende Freiheit, nicht als affirmativ, *erschaffend* die Wahrheit, sondern nur als negativ, abhaltend den Schein. Erst wenn vom Schein, den die Reflexion wirft, aus Freiheit abstrahiert wird, eröffnet sich die Wahrheit als das Allerklarste und zugleich Allerverborgenste, als das Licht, in dessen gelichteter Lichtung das Sehen sieht, ohne das Licht selbst zu sehen. ... Die Nähe und Ferne zum Sein, das ist das Mass für die Wahrheit alles Wirklichen. » (p. XV). — Cet ouvrage a une valeur idéniable en tant qu'étude historique. L'auteur semble, toutefois, attacher à ces démarches une signification actuelle qui permettrait d'ouvir une nouvelle voie à la philosophie. Dans l'optique d'une telle prétention, il peut paraître qu'il s'agit là plutôt d'une querelle d'Allemand. Car les notions, dont il fait usage, restent tellement vagues (cf. le passage cité) qu'il n'y a que peu de bénéfice à en tirer en vue d'une nouvelle orientation. En plus l'auteur — si ce n'est Fichte — donne l'exemple d'une conception quelque peu archaïque de la logique et de la science — ce qui n'arrange pas les affaires.

HENRI LAUENER.

HEGEL : *La première philosophie de l'Esprit (Iéna, 1803-1804).* Traduit et présenté par Guy Planty-Bonjour. Paris, Presses Universitaires de France, 1969, 136 p.

Ce texte laissé manuscrit par Hegel présente un intérêt majeur et ce n'était pas une petite affaire que d'en établir la version française ; le traducteur nous en convainc sans peine. Dans son introduction d'une cinquantaine de pages, il analyse avec fermeté et précision les caractères de cet écrit certainement postérieur au *Naturrecht* et au *System der Sittlichkeit* ; il en dégage l'originalité

et prend position face à plusieurs interprétations divergentes. La traduction, digne de l'introduction, est ornée de notes explicatives. On trouve dans ce texte de Hegel la première ébauche d'une constitution de la conscience au travers du langage, du travail et de la famille, pour aboutir à l'« Esprit d'un peuple » : « L'esprit absolu d'un peuple est l'élément absolument universel, l'éther qui a absorbé en lui toutes les consciences singulières » (p. 118). L'interprète explique aux pages 46 et suivantes de l'introduction comment il faut comprendre cet aboutissement et il ajoute que ce texte de 1803 où le peuple, la conscience absolue, est la substance absolue, marque une étape entre la moralité-substance du *System der Sittlichkeit* et l'Esprit du système définitif.

FERNAND BRUNNER.

ANDRIES SARLEMIJN : *Hegelsche Dialektik*. Berlin, de Gruyter, 1971, X + 206 p.

Il s'agit d'un travail avant tout historique dont le grand mérite est d'expliquer réellement — sans aucune broderie, ni personnelle, ni idéologique — comment la dialectique hégélienne fonctionne. Le fait est assez rare pour être relevé ! (cf. résumé chronologique au début du livre). Ici Hegel ne sert donc pas de point de départ à des élucubrations plus ou moins profondes, plus ou moins géniales... La solidité des explications est due à la méthode analytique apprise auprès de Bochenski, mais aussi aux connaissances très étendues de la matière dont l'auteur fait preuve. Il ne s'attache pas à un jargon quelconque : son langage et son argumentation sont toujours clairs. — Il dénonce les lacunes des différentes théories dialectiques existentialistes, marxistes et autres qui n'ont pas su saisir le problème à la racine. Il démontre de manière pertinente que sans la théorie des contradictions, le mouvement circulaire et l'idéalisme de la philosophie hégélienne restent inintelligibles. C'est la raison pour laquelle les logiciens ne voient en celle-là qu'absurdité tandis que les matérialistes dialectiques ne comprennent pas l'origine de ce dernier. « Da Hegel seine Methode mit der Form seines Systems gleichstellt — er lehnt eine gesonderte Methodologie ausdrücklich ab —, sind seine Dialektik und sein Idealismus untrennbar miteinander verbunden. Wenn man dem von ihm gegangenen Weg (Methodos) folgt, kann man seinen Idealismus nicht ablehnen, ohne diesen Weg selbst zu verlassen, d.h. ohne zumindest auf *ein* Element oder auf *einen* Aspekt der Hegelschen Methode zu verzichten. » (p. 6). — La méthode hégélienne telle que Sarlemijn la conçoit présuppose un réalisme extrême (cf. chapitre I, § 1) tout en ayant pour fin un idéalisme, selon lequel l'Absolu est engendré par un processus conceptuel universel, où la division dans le temps et l'espace n'entre plus. Ce qu'il dit dans la conclusion au sujet des dialecticiens actuels nous paraît en général, assez juste.

HENRI LAUENER.

MICHEL JOUHAUD : *Le problème de l'être et de l'expérience morale chez Maurice Blondel*. Louvain, Nauwelaerts, 1970, 688 p.

Cette étude détaillée analyse dans un style vigoureux et de façon remarquablement claire la philosophie de Maurice Blondel. — L'auteur commence par comparer les positions de Rauh et de Lévy-Bruhl à celle de Blondel. Tous les trois s'opposent aux conceptions « déductives, pédagogiques et oratoires » de la morale. Tous les trois explorent l'expérience morale ; seul Blondel, au terme

d'un mouvement dialectique ascendant, débouche sur une ontologie. — A l'époque où Blondel écrit « L'Action », on est nourri de kantisme. Les rapports complexes entre Blondel et Kant sont décrits dans une seconde partie. Si Blondel est d'accord avec Kant sur plusieurs points essentiels, il voit dans le système du philosophe allemand un obstacle à l'affirmation ontologique. — Dans une troisième partie, M. Jouhaud a su mettre en évidence les pages admirables que Blondel a écrites sur les relations entre la foi et l'action. Les points originaux de la pensée de Blondel — notamment l'importance de l'« option » de l'homme face au surnaturel — et son souci constant de définir l'être par rapport à Dieu, à la connaissance et à l'action sont mis en relief de façon remarquable. — Il était encore nécessaire d'aborder la question historique de la querelle de l'ontologisme, ainsi que l'« œcuménisme » de Blondel. C'est l'objet d'une dernière partie qui commente l'attitude d'ouverture de Blondel face aux « généreux incroyants » et qui la distingue d'un pluralisme.

CLAUDETTE BOVET.

CLAUDE TRESMONTANT : *Le problème de l'âme.* Paris, Le Seuil, 1971, 222 p.

Tout d'abord, dans une « brève histoire du problème », l'auteur définit deux grandes traditions dans la pensée au sujet de l'âme. La première, orphique et platonicienne, soutient le mythe d'une âme incréée et incorruptible, de nature divine, tombée par accident dans le monde mauvais de la matière. L'autre tradition, hébraïque et aristotélicienne, a les faveurs de l'auteur. Elle considère l'âme comme la forme du corps dont elle est l'élément essentiel. Puis, l' « analyse du problème » part de la constatation que « en philosophie, les systèmes s'opposent aux systèmes, et personne n'est d'accord avec personne sur rien. » « Mais si l'on consent à utiliser la méthode expérimentale,... alors... » la biologie nous amène à retrouver la notion aristotélicienne de l'âme dans sa notion de structure appliquée à l'organisme vivant.

GILBERT BOSS.

La Divination. Etudes recueillies par André Caquot et Marcel Leibovici. Paris, Presses universitaires de France, 1968, 2 vol., xx + 360 p. (1er vol.), 560 p. (2e vol.).

Un article d'introduction, 21 études concernant différentes sociétés de tous les lieux et de tous les temps, trois études plus générales, une bibliographie générale qui s'ajoute à celles que donnent les auteurs, un index des sociétés étudiées et un index (qui n'est pas un glossaire) des techniques divinatoires rencontrées : tel est le contenu de ces deux volumes, dont le premier est orienté vers l'Europe et l'Asie et le second (avec quelques exceptions) vers le reste du monde. Malgré le nombre relativement restreint des procédés divinatoires et les inévitables répétitions, l'ouvrage évite heureusement la monotonie. Cela est dû sans doute aux différences objectives qui existent entre les sociétés étudiées, mais aussi à la diversité des méthodes d'approche (purement littéraires ou archéologiques pour les sociétés disparues, ethnographiques ou sociologiques pour les autres) et des tempéraments des auteurs (à côté d'impressionnants érudits, on trouve d'excellents peintres de milieu et aussi — mais rarement — d'ennuyeux répétiteurs). Cette diversité soutient le lecteur qui est étonné de pouvoir sans fatigue absorber les 900 pages du texte. Arrivé au bout, il ne sait certes pas tout sur les pratiques divinatoires inventées par l'humanité, pas

plus qu'il n'est en possession d'une théorie générale de la divination ; mais il a une bonne vision d'ensemble sur cette science : ses techniques et ses techniciens, ses buts, et surtout son importance énorme dans la vie sociale, politique et religieuse de certains groupes humains. Cela est précieux pour le non-spécialiste qui peut toujours compléter sa documentation en recourant aux bibliographies attachées à chaque article (certains cependant en sont dépourvus, ce qui s'explique quelquefois par l'absence totale d'écrits sur le sujet). L'ouvrage ne prétend pas être exhaustif, et personne ne lui reprochera de renoncer à explorer toute l'étendue du globe et toute l'épaisseur du temps. On peut toutefois regretter qu'il ne soit parlé dans ses pages ni de la divination dans l'Europe médiévale (a-t-on déjà trop écrit sur ce sujet ?), ni des Arabes (sauf dans l'article d'introduction). D'autre part, il n'aurait peut-être pas été inutile, pour satisfaire la curiosité naturelle du lecteur, de présenter en quelques mots les auteurs, pour la plupart inconnus du grand public. Ces remarques sont plutôt des suggestions pour une éventuelle réédition de l'ouvrage, dont nous ne doutons pas qu'il soit apprécié de tous ceux qui s'intéressent aux sciences de l'homme.

HÉLÈNE BRUNNER.

PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Actas da assembléia internacional de estudos filosóficos. Braga, Revista portuguesa de filosofia, 1969, XXV/3-4, 382 p.

La plus ancienne revue philosophique du Portugal a décidé de marquer le XXVe anniversaire de sa fondation en publiant les actes du congrès de philosophie qui s'était réuni à Braga du 29 au 31 octobre 1967. Cette réunion avait pour thème « L'homme comme personne, la problématique de ses dimensions métaphysiques, religieuses, techniques et sociales ». Les exposés et les communications, dont les 2/3 portent sur la problématique de l'anthropologie, ont été intégralement reproduits.

PIERRE FURTER.

JOSEPH D. SNEED : *The Logical Structure of Mathematical Physics*. Dordrecht, Reidel, 1971, XIII + 311 p.

Dans cet excellent ouvrage inspiré par les travaux de Frank Ramsey et de Patrick Suppes, l'auteur étudie les différents types de théorie dans lesquelles il est fait usage d'une certaine structure mathématique pour formuler des énoncés sur un fragment du monde empirique. Il y a, dans une telle structure, des éléments qui jouent un rôle théorique et d'autres qui jouent un rôle non théorique. Il s'agit de décrire avec précision la manière dont ces deux genres d'éléments fonctionnent à l'intérieur d'une théorie donnée. — Une analyse des différentes formes d'axiomatisation permet d'exhiber les structures logiques de ces théories. Dans le deuxième chapitre, Sneed expose la façon la plus simple dont on peut user d'un prédicat de la théorie des ensembles afin d'énoncer des faits empiriques. Il y est également question du caractère approximatif de la notion de mesure dans une théorie physique et de la possibilité de définir un terme théorique sans recourir à des présuppositions épistémologiques. Dans un troisième chapitre il propose une autre manière de procéder qui s'apparente à la méthode d'employer des termes théoriques telle que la préconise Ramsey dans *The Foundations of Mathematics*. Celle-ci s'avérant insuffisante, il en élabore une version modifiée pour en arriver, au chapitre V, à une solution finale qui satisfait aux exigences de la reconstruction logique de toute théorie entrant en considération : « A number of predicates are employed, all of them defined by restrictions of the

definition of the same basic predicate. These predicates are used to construct a sentence which says that there are theoretical functions which make all intended applications models for the basic predicate, make some designated sub-sets of intended applications models for the 'restrictions' of this basic predicate, *and* satisfy certain contraints. The 'restrictions' of the basic predicate are to characterize various special forms that the theoretical function is hipothesized to have. This claim is regarded as the central empirical claim of the theory. » (p. 96). — Ces démarches, que nous n'avons que grossièrement esquissées, sont intelligemment illustrées par des exemples tirés de l'œuvre de Newton, Lagrange et Hamilton. — Dans un dernier chapitre, l'auteur traite de l'aspect dynamique de la question, c'est-à-dire de la manière dont les théories s'accroissent et se développent dans le temps — et aussi des circonstances qui peuvent en motiver la disparition. — Ce livre, dans lequel il n'est pas fait mention des théories probabilistes, à cause des difficultés d'interprétation qu'elles engendrent, est un modèle de probité et de prudence dans les affirmations. Il peut être recommandé, pour la clarté et la rigueur des exposés, non seulement au spécialiste mais aussi à l'amateur éclairé qui peut en tirer des informations utiles sans forcément comprendre les détails techniques.

HENRI LAUENER

EDWARD N. LEE and MAURICE MANDELBAUM : *Phenomenology and Existentialism.* Baltimore, Johns Hopkins Press, 1969, 268 p.

Réédition en format de poche (*Paperback edition*) d'un recueil d'essais publié d'abord en 1967. 10 auteurs différents (parmi lesquels Paul Ricœur) traitent successivement de Brentano, Husserl, Heidegger, Hegel et Marx, Sartre, Merleau-Ponty, Wittgenstein, de la phénoménologie dans ses rapports avec la psychologie et de l'existentialisme confronté à la théorie de l'aliénation. Pages claires, rapides, vivantes et instructives.

RENÉ SCHAERER.

CHARLES WIDMER : *Gabriel Marcel et le théisme existentiel.* Paris, Le Cerf, 1971, 248 p. (*Cogitatio fidei*, 55.)

Dans cet ouvrage riche et attachant, Ch. Widmer a traité de la philosophie religieuse de G. Marcel en abordant les textes dans une perspective génétique. Il a su reconstituer de façon extrêmement vivante le cheminement souvent sinueux de la réflexion du grand penseur français. — La pensée rationnelle telle que l'idéalisme l'a comprise est impuissante à caractériser le réel. Il n'y a d'affirmation valable de Dieu qu'au plan de la foi, qui, elle-même, doit dépasser le plan du cogito : Dieu est alors l'Invérifiable absolu. — Dans un second temps, Marcel reprend le problème de l'existence de Dieu en partant de « l'existence sentie » et découvrira en Dieu le Toi absolu au sein d'une relation d'amour et de foi. — Enfin la méditation du « mystère de l'être » et un nouveau type de réflexion que Marcel nomme « recueillement » conduisent le lecteur à reconnaître trois approches du Transcendant : la fidélité, l'espérance, l'amour.

CLAUDETTE BOVET.

OLIVIER RABUT : *Le doute et l'absolu.* Paris, Gallimard, 1971, 214 p. (Voies ouvertes)

En somme, je cherche une nouvelle spiritualité. Tant pis pour le mot (p. 12). Ouverture ; réceptivité ; questionnement. Doute ; incertitudes. Croyance ou incroyance ? Pareille classification a-t-elle encore un sens (p. 12) ? L'auteur

(ancien dominicain) répugne aux frontières. De l'Evangile, il garde une exigence et une question touchant le sens ultime. Le dogme est délaissé (p. 40, 67). — Tout est dévoilement de l'Ultime (p. 132). Construction terrestre et spiritualité. Tout converge. Croissance ; point germinal (p. 107) ; totalité. Un courant de sens parcourt le Réel (p. 199). La création fait signe à l'homme (p. 124). On vivra à l'unisson, parce qu'on entrevoit la réalité cachée, sourde (p. 86). — Existence de Dieu ? Probable (p. 44). Sinon, d'où viendrait cette richesse de sens répandue sur la terre ? (p. 135, 170). Mais de l'affirmation ontologique, il faut se méfier. Epistémologiquement, elle est peut-être inadéquate. — La conclusion ressemblera aux commencements. Le questionnement a gagné en légitimité ; mais Dieu n'a pas de nom. Si ce n'est celui de la Totalité ou, plutôt, de l'Ultime qui s'y joue, et qu'il faut percevoir.

PIERRE GISEL

EDMOND BARBOTIN : *Humanité de l'Homme.* Etude de philosophie concrète. Paris, Aubier, 1970, 322 pages.

Il faut d'emblée souligner le sous-titre de cet ouvrage : « Etude de philosophie concrète ». En effet, l'auteur tente une approche concrète de l'humanité de l'homme et cela au moment où la société prend souvent la fuite dans « des idéologies » et des études « intellectuelles » pour en quelque sorte s'éloigner de ses problèmes sociaux et économiques souvent insolubles ; l'apport de Barbotin prend donc une certaine importance. Il y a aujourd'hui un changement dans l'étude de l'homme : « La voie d'approche de l'événement n'est pas à parcourir sur le mode exclusif de l'explication, mais aussi sur le mode de la compréhension » (p. 10). Dans ce sens, l'effort ne se situe plus dans la déduction, mais plutôt au niveau du dialogue et de l'échange. Il y a donc un effort de compréhension de l'homme, c'est pourquoi le rapport à autrui dans le quotidien est une donnée intégrante et capitale de l'humanité de l'homme. Pour mener à bien sa réflexion, Barbotin, dans une première partie : « Mesures de l'existence incarnée », s'interroge sur la signification et le rôle de l'espace et du temps et de leur maîtrise. Dans la seconde partie, l'auteur se penche sur « les moyens d'expression et de communication » (la parole, la main, le visage et le regard). Il termine par l'analyse de deux conduites interpersonnelles : celle de la visite et celle du repas.

MARCEL FALLET.

EDMOND BARBOTIN : *Humanité de Dieu.* Approche anthropologique du mystère chrétien. Paris, Aubier, 1970, 350 pages.

Suite à *Humanité de l'homme ; Humanité de Dieu* lui est étroitement lié. Au dire même de l'auteur, il faut apprendre l'homme pour approcher Dieu : de l'humanité de l'homme à celle de Dieu, « puisque le Verbe assume une humanité complète, les multiples aspects de la réalité humaine constituent autant de chemins vers Dieu » (p. 26). Nous avons donc une démarche semblable au livre précédent, « Mesures de l'existence et mystère chrétien », c'est-à-dire l'espace et le temps confrontés au mystère chrétien. En seconde partie, ce sont les « moyens de la Révélation » qui sont abordés. Ici, nous avons affaire au silence et à l'efficience de la parole de Dieu, puis à la main de Dieu face au monde et à l'homme, enfin au visage de Dieu. Il termine par « deux rencontres de l'homme et de Dieu » : la visite et le repas. Afin de mieux saisir le résultat de ce travail, laissons la parole à l'auteur : « Le croyant, quant à lui, estime que Dieu est entré personnellement dans le monde et dans le jeu des relations humaines selon une

intention de salut ; qu'il ne se rend si présent à l'homme que pour l'associer au mystère transcendant de sa vie intime ; que l'humanité de Dieu rend le christianisme singulièrement accessible avec le secours de la grâce ; qu'on peut être chrétien aujourd'hui dès lors qu'on est homme ; qu'une approche anthropologique du mystère n'impose ni la croyance ni l'incroyance mais laisse l'homme dans la main de son conseil » (p. 336).

MARCEL FALLET.

ROGER MEHL : *Les Attitudes morales*. Paris, Presses universitaires de France, 1971, 122 p. (SUP. Initiation philosophique, 98.)

Ce petit ouvrage s'inscrit dans la tradition des moralistes français, mais on sent que son auteur cherche, sans cesse, à dépasser le cadre de son analyse pour faire paraître, selon l'expression de Tillich, la profondeur de la raison. Cela confère au travail de M. Mehl une certaine ambiguïté qui nous montre la facticité d'une éthique qui n'est pas foi vécue. — L'auteur veut montrer que les attitudes morales sont, d'une part, « une sorte de structuration de mon existence, une façon permanente de réaliser ma présence au monde », et, d'autre part, ambiguïté du fait qu'elles dépendent d'un choix primordial qui entre en conflit dans l'affrontement avec l'autre. — Tout le corps de l'œuvre est une analyse d'attitudes éthiques fondamentales. La description fort habile fait apparaître leur double caractère. — La conclusion est la partie la plus intéressante de ce livre ; elle débouche dans un vitalisme qui met l'accent principal sur le courage d'être qui permet l'engagement en dépit de l'angoisse et qui montre l'aspect positif de notre finitude. Il est regrettable que les dimensions et le caractère de l'ouvrage n'aient pas permis à son auteur de plus amples développements de sa pensée. Quand on sait combien aujourd'hui la vie est vilipendée, cette conclusion aurait mérité de plus larges approfondissements.

H. ETIENNE DUBOIS.

GEO WIDENGREN : *Religionsphänomenologie*. Berlin, de Gruyter, 1969, 684 p.

Cet ouvrage, dû au savant d'Uppsal, est la traduction allemande de la deuxième édition suédoise qui date de 1953. L'auteur a profité de cette version de son livre pour le remanier et le compléter. A l'origine, l'ouvrage était centré sur la pensée juive et la pensée chrétienne ; dans cette édition allemande, l'islam et le bouddhisme se voient attribuer plus de place que précédemment, sans que d'autres religions encore, en particulier celles des peuples primitifs, soient négligées. La position de l'auteur est anti-évolutionniste et l'était déjà en 1945, date de la première édition de son livre. En vingt et un chapitres, il traite des différents aspects de la religion, tels que le mythe, le rite, la confession, le sacrifice, etc. Son procédé d'exposition change avec les sujets traités ; il évite ainsi l'écueil auquel peut se heurter ce genre d'inventaire. Les subdivisions des chapitres sont marquées par des mots-clés en caractères gras, ce qui facilite beaucoup la lecture et la consultation. L'entreprise de l'auteur est périlleuse, car le champ de l'enquête est immense, et quel que soit le nombre des documents utilisés, on pourra toujours relever des lacunes : on dira par exemple que les étapes de la pensée juive ne sont pas assez prises en considération, de même que les religions de l'Inde contemporaine. Mais l'auteur ne vise pas l'exhaustivité ; il veut dégager les positions-types sur chaque question, et le lecteur ne manque pas d'être instruit et aiguillonné par un exposé qui demeure simple et clair malgré l'abondance des faits mentionnés et des citations. L'auteur a le mérite de ne pas

verser dans des interprétations unilatérales du phénomène religieux et d'éviter les techniques réductrices ; il prend le phénomène religieux comme il se donne et arrive à concilier la présentation naïve des faits et leur ordonnance. Un index des auteurs modernes et un index des noms complètent ce volume qui constitue un intéressant livre d'étude.

FERNAND BRUNNER.

JOSEPH MOREAU : *Le Dieu des philosophes : Leibniz, Kant et nous.* Paris, Vrin, 1969, 166 p.

M. Moreau écrit dans les premières pages de son livre que le croyant peut estimer que le Dieu des philosophes ne répond pas pleinement aux aspirations de la conscience religieuse ; mais il ajoute que ce serait une erreur de soutenir que le Dieu des philosophes n'a rien de commun avec celui de la foi : « Le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Aristote ou de Descartes, sont autant de représentations différentes, mais elles visent le même être. Il n'y a qu'un Dieu, bien qu'il y ait de lui une diversité de conceptions ou d'images » (p. 7). M. Moreau s'élève de même contre ceux qui se soumettent à la « mentalité sociologique » et pensent que la négation généralisée de Dieu implique qu'il soit vrai de le nier. Son objet dans cet ouvrage est d'examiner la position de Kant devant les preuves de l'existence de Dieu en accordant une attention spéciale à l'*Unique fondement d'une démonstration de l'existence de Dieu* et aux origines leibniziennes de la pensée du philosophe de Königsberg. L'auteur part de la critique kantienne de l'argument ontologique, analyse l'argument exposé dans l'*Unique fondement* et en dégage l'originalité — Dieu y est conçu non pas comme la cause première de l'existence des choses, mais comme le fondement de leur possibilité —, examine les rapports de la théologie naturelle et de la science, de la finalité naturelle et de la théologie et se pose la question suivante : « Devons-nous convenir que l'argument physico-théologique étant, comme l'argument cosmologique, incapable de conclure sans faire appel à l'argument ontologique, dénoncé comme sophistique, il n'y a aucune démonstration possible de l'existence de Dieu ? Ou l'argument ontologique peut-il être sauvé ? Kant a montré que des idées de la raison on ne saurait faire un usage transcendantal, nous permettant d'étendre notre connaissance au-delà du champ de l'expérience ; il a reconnu toutefois que l'exigence d'inconditionné, qui s'exprime à travers de telles idées, est une légitime aspiration de notre raison dans l'ordre de la connaissance ; ne serait-il pas possible, dès lors, de remonter à l'existence de Dieu comme à la source et à la garantie de cette exigence, par une analyse réflexive qui retrouverait le sens de l'argument ontologique ? » (p. 121-122). M. Moreau s'engage dans cette voie dans les derniers chapitres de son livre. Sans rien changer aux grandes options kantiennes, il essaie de remonter à l'existence de Dieu par un argument nouveau : de même que la réflexion pratique nous assure de notre existence comme esprit et de l'existence d'autrui, sans qu'elles soient données ni prouvées, de même l'existence de Dieu, ni donnée ni prouvée, s'impose à la conscience comme l'exigence intérieure de vérité et de bien. M. Moreau enrichit sa réflexion de références à la pensée antique et à la pensée contemporaine et il conclut en rappelant qu'il n'appartient pas à la philosophie de connaître parfaitement l'essence divine, mais que son rôle est de montrer que l'idée de Dieu n'est pas un produit de l'imagination ou de la coutume, puisqu'elle s'impose à la réflexion rationnelle.

FERNAND BRUNNER.

BERNHARD SCHLEISSHEIMER : *Der Mensch als Wissender und Glaubender.* Wien, Herder, 1970, 224 p.

L'intention de l'auteur est de repenser le rapport entre le savoir et la croyance. Une telle reconsidération devient nécessaire par le fait qu'à notre époque, où l'orientation technologique domine, cette dernière a souvent été abaissée au rang d'une préscience. Niant l'efficacité de toute recherche eidétique ou phénoménologique pour résoudre la question, il adopte la deuxième manière de Wittgestein qui se prolonge dans la méthode analytique de la philosophie anglaise contemporaine et procède à une analyse minutieuse de l'emploi des mots dans le langage courant. Sa démarche englobe, toutefois, aussi l'histoire des mots et des concepts en faisant une large part à l'étude de l'étymologie des termes de « savoir » et de « croyance ». — La deuxième partie contient des réflexions métaphysiques et anthropologiques concernant la vie spirituelle : « In der Dialektik von ,Wille zur Macht' und ,Ungewissheit und Wagnis' sehen wir das menschliche Leben gestellt. Aus dieser Dialektik versuchen wir Wissen und Glauben zu erklären. Anliegen dieses zweiten Teils ist es einzig und allein, Wissen und Glauben auf Grundbedingungen des menschlichen Lebens zurückzuführen und aus diesen Grundbedingungen ihren Sinn, ihre Notwendigkeit, ihre je eigene Bedeutung für unser Dasein herzuleiten ». (p. 172). — Schleissheimer conclue ce livre, riche en matériaux divers, par l'expression de l'idée que toute progression de la connaissance ouvre de nouveaux horizons à la croyance — qui, selon l'exigence de Socrate, nous permettront de mieux nous connaître nous-mêmes. — Nous avouons que ce mélange d'analyse rigoureuse, empruntée à la tradition anglaise, et de profondeur vertigineuse et grandiloquente, tirée de la philosophie allemande contemporaine, nous paraît peu probant.

HENRI LAUENER.

CLAUDE-GILBERT DUBOIS : *Mythe et langage au seizième siècle.* Paris, Ducros, 1970, 175 p.

Ce livre d'histoire est le fruit de la mentalité anhistorique qui est devenue nôtre. L'auteur se réfère à Foucault, et cherche dans le XVIe siècle la préfiguration de notre atemporalité. Il coupe ce siècle des autres, qui le précèdent immédiatement, et le lit synchroniquement avec le nôtre. « Nous retrouvons en elle [dans la mentalité du XVIe siècle] les structures qui régissent l'esprit des contemporains » (p. 139). — Résultat : l'auteur passe à côté de phénomènes historiques qui n'appartiennent pas au XVIe siècle proprement dit, mais qui le conditionnent. Parlant du langage, il ne se réfère nullement à la position nominaliste (quoique, en fait, tous les algébristes aient exploité cette possibilité en cherchant à créer une nouvelle langue). Ayant déjà été acquis auparavant, le phénomène de la nationalisation des langues et ses conséquences est laissé de côté. Le rapport du signifiant au signifié est postulé sans que son histoire propre soit mentionnée. Enfin l'apport fondamental de la logique scolastique est totalement négligé : or c'est lui qui conditionne les idées prises par les hommes du XVIe siècle sur le langage. — Cet ouvrage me fait songer à quelqu'un qui, désireux d'étudier le « gauchisme » au XXe siècle, laisserait totalement de côté le nom de Marx, parce que ce dernier appartient au XIXe siècle.

J.-CLAUDE PIGUET.

GÜNTER ROHRMOSER : *Humanität in der Industriegesellschaft.* Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1970, 87 pages.

Pour notre auteur, c'est sous ce vaste thème de l'humanité dans la société industrielle que se polarise aujourd'hui la critique philosophique de notre société. Où se situe donc la valeur de la vie humaine ? Comment la liberté humaine peut-elle encore éclore, engluée qu'elle est par des formes d'organisation qui ne laissent aucune place à la créativité et fait éclater de plus en plus l'insatisfaction de chacun ? G. Rohrmoser essaie de dégager les revendications des étudiants de Francfort en présentant les idées et les philosophies de leurs Pères spirituels : Marcuse, Adorno, Horkheimer et Habermas. Ce petit livre de la collection « Forum-Reihe » est une excellente introduction à la pensée de ces auteurs souvent difficile à saisir.

MARCEL FALLET.

Veinticinco Años Después, Numéro spécial de la Revue *Sapientia,* organe de la Faculté de philosophie de l'Université catholique argentine. Buenos Aires, 1971, N° 100-102, pp. 81-461.

Ce numéro spécial doit marquer le vingt-cinquième anniversaire de cette revue néothomiste latino-américaine. Comme le rappelle très clairement son directeur, cette publication doit lutter *contre* « l'irrationalisme anti-intellectualiste », qui est aussi antichrétien ; *contre* les humanistes existentialistes, marxistes, freudiens ; *contre* la dégradation de l'art et des autres activités humaines ; *contre* les totalitarismes politiques qui croient à la libération de l'homme ; tout ceci afin de rappeler que l'intellectualisme thomiste est l'unique philosophie valable. Comme on le voit, une publication significative pour ces temps d'échanges et de dialogues œcuméniques. Ont collaboré en français à ce recueil, A. Dondeyne, A. Guy, F. van Steenberghen, R. Verneaux, J. de Finance.

PIERRE FURTER.

EVALDO COUTINHO : *O espaço da arquitetura.* Recife, Universidade Federal de Pernambouco, 1970, 253 p.

Beaucoup plus qu'un ouvrage sur l'espace intérieur propre à l'architecture, cette première œuvre de E. Coutinho est un essai d'esthétique. La première partie, la plus importante, est consacrée au problème de l'autonomie de cet art qui serait liée à la définition de cet espace spécifique. La deuxième décrit sa perception et son intuition et enfin, la dernière, la participation possible du spectateur à la création architecturale. Un travail brillant, parfois trop abstrait, puisque l'absence de toute référence à des œuvres précises et à des exemples visuels ne permet pas de vérifier les assertions de l'auteur.

PIERRE FURTER.